

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Novembre 78 - n° 118 - 9F
Portugal: 120 escudos
Suisse: 6 F.S.
Canada: \$1.50

charlie



TOUS LES JEUDIS, 5 FRANCS



3 Richard-Andréon
 6 CHU LA
 6 LES CONTES DE CHARLIE
 18 ANDY CAPP
 18 LES CARNETS FRANÇAIS
 19 Géo
 219 WHIT'S UP DOC ?
 219 LE GRAND DIDUCHE
 24 Guiton
 36 DOMINAGES DE GUERRE
 36 Vigor
 36 Mayras Wolinski
 81 Alex Aulmeton
 85 Monty Miller
 87 ECOUT
 87 DICK S.F.
 60 FOSDI S.F.
 61 LES PETITS MOUTETS
 69 ANDREON
 71 ALACK SINNER

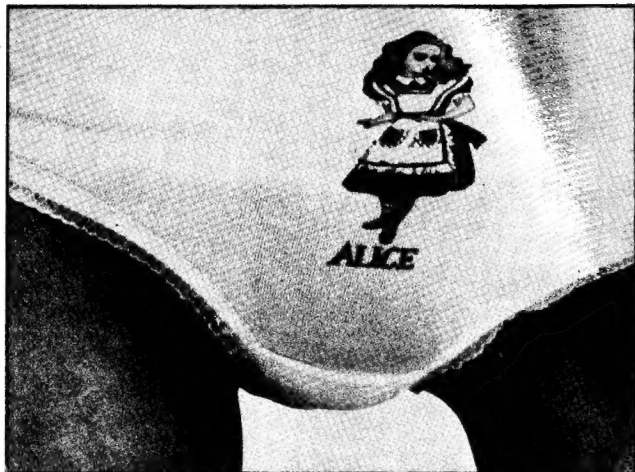


Photo Jean-Pierre Mahirel

Cette petite salope de Catherine, la fille incestueuse de Cabu, nous a quittés pour « Charlie Hebdo ». Le grand Duduche la remplace. Bonjour, mon vieux. Je vous rappelle que « Catherine saute au paf », le dernier album de Cabu, est toujours en vente et que c'est un livre indispensable à celui qui veut vraiment comprendre notre époque.

Une somptueuse histoire en couleur de Barbier. Il y aura bientôt un album des planches de Barbier, indispensable à ceux qui ont compris notre époque.

« Sophie », de Munoz et Sam-payo. Putain, que c'est beau ! Je suis ému lorsque je lis une bande dessinée qui me plaît vraiment, où il y a ce subtil accord entre le texte et le dessin, qui fait que la bande dessinée est un art. Cet épisode précède un autre épisode des aventures de Sophie que « B.D. » a publié l'hiver dernier.

« Pilote » a été pénalisé par des gens qui ne comprennent pas notre époque. Supprimer la commission paritaire à un journal (ce qui signifie faire payer plus de taxes qu'aux autres organes de presse) sous prétexte que la part de texte n'est pas assez

grande, c'est une stupidité. Cela nous pend au nez, d'ailleurs, à « Charlie mensuel ». J'ai compté : il y a rarement plus de vingt pages, pour cent, de texte composé. Le reste est dans les bulles. Mais quelle est la différence entre une page de texte et le même texte placé dans les balons d'une bande dessinée ? Qu'est-ce qui m'interdit de mettre le « Discours de la Méthode », la Bible, le Bottin ou Marx en bandes dessinées ? On a dit que le vrai motif de cette brimade est l'insolence d'une des couvertures de « Pilote » dédiée à Raymond Barre. C'est sans doute faux. Je crois plus en la bêtise, l'incompréhension, la malveillance et aux coups de pied en vache d'intérêts convergents qu'à une opération politique. Surtout qu'on ne peut pas dire que « Pilote » est dangereux pour un pouvoir de droite. Pas plus de « Charlie mensuel », d'ailleurs, avouons-le.

Etant donné nos délais d'impression, l'actualité de ce texte paraîtra sans doute dépassée lorsque vous le lirez. Mais il y a de grandes chances que je continue à penser dans deux mois ce que je pense maintenant. Allons,

continuons à lutter pour la cause de la liberté, de la démocratie et de la bande dessinée pas con avec « Pilote », « Fluide glacial », l'« Echo des Savanes », « (A suivre) », et tous ceux qui auront crevé d'ici deux mois.

W.

La anciens numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants :
17.21.22.23.24.28.29.30.32.42.
50.51.53.54.55.56.57.58.59.62.
ainsi que tous les numéros, du 83 à maintenant.

On peut passer commande au journal. Chaque numéro : 9 F.

Règlement à l'ordre des Éditions du Square, S.V.P.

Directeur de la publication : Georges Bernier.

Anges tutélaires : Cavana.

Rédacteur en chef : Wolinski.

Bras droit : Blandine Jeanroy

Espion : Willem.

Éditions du Square, s.a.r.l. capital de 250 000 F.

Siege social : 10, rue des Trois-Portes,

75003 Paris - Téléphone : 329.74.50.

Abonnement 12 numéros : 86 F.

Etranger : 106 F.

Changement d'adresse : joindre 2.50 F. en timbres.

Réclamations abonnements : 375.96.60

Dépôt légal : 4^e trimestre 1978.

Imprimerie : I.G.E.

Photocomposition : Presses Maubert.

Distribution : N.M.F.P.

Printed in Italy.

Commission paritaire n° 47 209.

BONJOUR
FABIEN.
TU TE
RÉVEILLÉS ?

MAIS OUI, IL SE
REVEILLE; REGARDE
COMME IL NOUS
RELLIQUE DÉJÀ !

C'EST
SÛR QU'IL
EN A DÉJÀ
ASSEZ DE
PEIGNER LA
GHRAFE,
HEIN,
FABIEN ?

ÇA,
C'EST SÛR
QU'IL EN A
ASSEZ DE SE
LES ROULER, PAS
VRAI ? TU VOU-
DRAIS BIEN POU-
VOIR REPARTIR.
À LA CASTAGNE,
NON, GRAND
FOU !

OUI ... LA
CASTAGNE ... ÇA
LE DÉMANGE, IL
A ÇA DANS LE SANG...

DANS LE SANG, C'EST
SÛR ... IL VEUT REPARTIR,
J'EN DONNERAIS
MON BRAS À
COUPER...

MAIS QU'EST-CE QUE VOUS
RACONTEZ ? ... QU'EST-CE QUE
VOUS AVEZ ? OH ... JE COMPRENS
... C'EST VOUS !



VOUS NE ME LAISSEREZ JAMAIS EN PAIX, HEIN ?
MAIS PUISQUE VOUS ÊTES LÀ, VOUS ALLEZ PEUT-ÊTRE POUVOIR ME DIRE CE QU'IL M'EST ARRIVÉ...

SOLDAT GX 23441 CZ, C'EST EN FAISANT À L'EUROCCIDENT TOUT ENTIER UN REMPART DE VOTRE CORPS CONTRE LE DÉFERLEMENT DES HORDES BASANÈES QUE VOUS AVEZ REÇU AU COMBAT UNE BLESSURE QUI VOUS HONORE, QUI HONORE EN MÊME TEMPS TOUS VOS CAMARADES ET L'ARMÉE DANS SON ENSEMBLE.



OUI, SOLDAT GX 23441 CZ, EN DONNANT À LA PATRIE UN PEU DE VOTRE SANG, UN PEU DE VOS OS, UN PEU DE VOTRE CHAIR, C'EST EN RÉALITÉ UN PEU DE VOTRE ÂME QUE VOUS LUI AVEZ CONCÉDÉ. SANS FÉRIR, ET CE NOBLE GESTE VOUS PLACE DÈS AUJOURD'HUI AUX CÔTÉS DES HÉROS LES PLUS PRÉSTIGIEUX DE NOTRE HISTOIRE.

DU SANG...
DE L'OS...
MAIS QUÉ...

APAISEZ VOS CRAINTES, SOLDAT ! CE QUE LE FER ENNEMI A EMPORTÉ, L'ACIER AMI VOUS L'A RENDU AU CENTUPLE. VOUS AVEZ PERDU UN BRAS... REGARDEZ CE QUE LA SCIENCE MILITAIRE EUROCCIDENTALE VOUS A DONNÉ EN ÉCHANGE...

MALACHITE!!
NON!



NON ? MAIS SI,
SOLDAT, MAIS SI.

VOUS NE POUVEZ EN CROIRE VOS YEUX,
ET POURTANT LE MIRACLE S'EST RÉALISÉ

AVEC CE MEMBRE
PRODUIT PAR NOS
LABORATOIRES DE
POINTE ET QUI FAIT
DÉSORMAIS PARTIE
INTÉGRANTE DE
VOTRE ORGANISME,
VOUS ÊTES DEVENU
UNE MACHINE DE
GUERRE PLUS APTE
ENCORE AU COMBAT
QU'AVANT VOTRE BLESSURE.
PENSEZ QUE C'EST

PEUT ÊTRE GRÂCE À DES INDIVIDUS CYBORGHISÉS COMME VOUS
QUE LA VICTOIRE VA SE DESSINER ! ET JE SAIS D'AVANCE QU'UNE SEULE
IDÉE HABITE VOTRE ESPRIT : REPARTIR AU FRONT POUR ESSAYER VOS
NOUVELLES POSSIBILITÉS.

ORDURE ! SCOLOPENDRE ! TU VAS VOIR SUR
QUI JE VAIS LES ESSAYER, MES POSSIBILITÉS !

DU CALME,
GX 23441 CZ,
VOUS ÊTES UN PEU
EXALTÉ, CE SONT
LES REMONTANTS...

OUI, CE SONT
LES RECONSTITUANTS...
MAIS IL VA SE CALMER
MAINTENANT.

IL NE VA PAS EXACTEMENT
SE CALMER, MAIS DISONS QU'IL
VA DEVENIR PLUS DOCILE ; DOUZE
CENTIGRADES D'ANYLCODRILREPTIL
ET LE TOUR EST JOUÉ !

HARRR
HARRR ARRSNN

à suivre

LES CONTES DE CHARLIE

Barlow est né en 1936, il est agrégé d'anglais (ce qu'il n'est pas malgré son patronyme, qui remonte à un lointain ancêtre), et il enseigne cette belle langue dans une école militaire à Grenoble. Il se consacre depuis plus de dix ans, et malgré ça je l'aime toujours. Barlow est un spécialiste de la science-fiction, où il a

débüté professionnellement vers 1972, dans la revue Fiction.

Barlow est un athée obsédé par la religion, et un puritan obsédé par le sexe. De cause à effet, vous me direz. C'est pour illustrer le mieux possible ces tendances profondes que j'ai sélectionné cette nouvelle, où il parle

beaucoup de Dieu et de la Femme, avec son flegme et son humour habituels. Ce texte est paru à l'origine en 1974 dans un fanzine, *Arson*, qui est mort et que personne ne lisait. Encore une relation de cause à effet.

Andrevon

LE PROBLÈME DU CŒUR Georges W. Barlow

Que je m'habille comme ces jeunes délaurées ? Allons, mon chéri, tu n'y songes pas : ta vieille femme en minikilt, montrant ses grosses jambes à tout le monde ? Et même si elles valaient encore un regard, je ne le ferais pas ! Tu as bien entendu ce qu'a dit le Père Sigrant l'autre jour : ces modes modernes sont une véritable insulte à la délicatesse de l'âme féminine, un blasphème contre la sainteté du mariage chrétien, une preuve de plus que Satan est bien le Prince de ce monde. Tu ne vas tout de même pas me dire qu'elles t'attirent, ces affrontées ? Tu restes mon bon mari fidèle et chaste, n'est-ce pas ? Et puis, si tu subis la tentation... c'est humain, après tout, va, je le sais bien... tu as pour t'aider à résister la grâce de Notre Seigneur, les sacrements de notre sainte Eglise. Tiens, veux-tu que nous allions communier de main ?

« Allons, mon chéri, sois raisonnable ! Oui, je sais bien que tu m'aimes. Mais montre-le moi justement en étant patient et doux. Je suis dans une très mauvaise période, tu sais, je suis toute gonflée, toute irritée, toute dolente ; et ces maux de tête ! Aide-moi à supporter tout ça chrétiennement. Dieu dans sa sagesse a voulu que toute femme contribue à expier le péché d'Eve, notre mère : nous souffrons en remplissant la tâche magnifique qui nous est confiée de mettre au monde de nouveaux fils de Dieu ; et nous souffrons encore lorsque, notre glorieux devoir mené à bien, Dieu nous retire le pouvoir de l'accomplir. Comprends-le, mon chéri : même si je pouvais encore y prendre plaisir, l'union de nos corps, jadis sanctifiée par le mariage, serait maintenant contre nature, contraire à la volonté de Dieu. Rappelle-toi ce que disait en chaire le Père Sigrant il y a quinze jours : seule la procréation peut donner à l'œuvre de chair sa justification, sa noblesse, et même son caractère divin, puisqu'elle fait participer deux êtres dans l'amour à l'œuvre du Créateur. Mais tu sais tout ça aussi bien que moi. Et toi aussi, certainement, tu sais bien que tu as passé l'âge d'étreindre et de procréer. Toi aussi, tu es las des élan du corps ; toi aussi, tu aspiras à un amour apaisé, épuré, spiritualisé. Ces caresses par lesquelles tu voulais me témoigner ton amour, tu sens bien qu'à notre âge, après tant d'années de vie conjugale, nous devons trouver à leur substituer de plus hauts messages. Prions ensemble pour entrer ensemble, chrétiennement, dans ce deuxième âge de notre union, plus beau, plus haut, plus saint. Et puis, tiens ! Dimanche, tous les deux, nous irons communier. »

« Non, mon fils, je regrette : c'est votre femme qui a raison. C'est à vous de dominer les appétits qui vous tourmentent encore et dont elle est libérée. Certes, l'Eglise ne condamne pas aussi absolument qu'elle a cru le comprendre les rapports charnels entre époux chrétiens lorsqu'ils ne peuvent être qu'inféconds : elle sait bien que la chair est faible, et dans son indulgence et sa sagesse lui ménage toujours des voies licites de se satisfaire sans nuire à l'esprit, de crainte que sinon elle ne se précipite

dans les voies de Satan, et n'entraîne l'esprit à sa suite. Et si votre épouse sentait encore que l'union de vos corps est nécessaire à celle de vos âmes, l'Eglise ne pourrait que bénir ce moyen, certes peu élevé, mais légitime, de réaliser la communion des âmes voulues par notre Sauveur le Christ. Mais notre sœur aspire au contraire à donner des formes plus pures au lien sacré qui vous unit, à trouver des expressions plus hautes à son amour pour vous en Dieu. Elle entrevoit le chemin : allez-vous le lui cacher, au lieu de chercher à l'y suivre ? Elle s'élance vers le Ciel ; allez-vous la retenir à terre, au lieu de l'aider à vous soulever avec elle ?

Non, vous ne pouvez pas en appeler au devoir conjugal : pour la morale purement humaine déjà, vous sentez bien comme il serait peu délicat de contraindre votre épouse, même par la persuasion la plus subtile, à un acte qui s'est vidé pour elle de toute signification noble, et dont elle ne voit plus que la grossièreté ; mais de plus, pour le chrétien que vous êtes, faire appel à ses sentiments pour vous pour la faire consentir à se plier aux désirs qui vous habitent encore, ce serait pire encore, aller à l'encontre des projets de Dieu sur cette âme, contrecarrer Son appel : un péché, mon frère. Un péché aussi grave, assurément, que de rompre le vœu sacré de fidélité que vous avez prononcé avec elle lorsque vous avez été unis par le sacrement de mariage, lien divin que seule la mort peut rompre. »

La mort, la mort. Elle sera vite là, maintenant, hélas ! Plus de femme jusqu'à la mort (et après ?!!!). Plus de femme pendant tout ce que me reste de ma vie d'homme ! Et pas d'autre femme non plus ! Ma femme me dit non, jusqu'à la mort, et Dieu lui donne raison ; et moi, je dois dire non aux femmes, à toutes ces femmes jeunes, jolies de mille façons diverses et le sachant, gaies, ardentes, pleines de vie, et prêtes à aimer, elles ! Leur dire non, sinon c'est Dieu, au jour de ma mort, qui me dira non à moi ! Et pourtant, je suis un homme encore : comment dire non à ce que je suis, jusqu'à la mort ?

La mort ! Mais il y a aussi sa mort à elle, qui me délivrerait : Dieu permettrait alors que je m'unisse à une autre, que je vive pleinement avec une autre, sans perdre pour autant la vie éternelle après la mort ; je n'aurais pas alors à mourir à mon corps pour que vive mon âme...

Hélas ! Je rêve : Dieu, qui a fait mourir ma femme à son corps et au mien, ne semble pas pourtant vouloir lui donner de sitôt la vraie mort, la mort complète, avec la vie dans l'au-delà, l'appeler à lui et me l'enlever, la récompenser et me délivrer. Que je lui donne moi-même la mort ? Abominable pensée ! Ce serait, plus sûrement encore qu'en vivant charnellement avec une autre du vivant de ma femme, me donner à moi-même la mort éternelle.

Mais cette vie, cette vie ! Elle me tourmente, elle me brûle. M'en délivrer, y mettre fin moi-même, comme ce



malheureux héros de roman (1) qui me ressemble. Malheureux fou ! Et tout perdre à la fois comme lui, cette vie du corps qui m'appelle, et cette vie de l'âme que j'espère ! Mais son plan n'était pas si sot. Seulement, au fin fond de l'Afrique, il y a des dizaines d'années, il ne disposait pas du moyen qu'il fallait pour en tirer profit. Laisser sa femme lui survivre gâchait tout : il faut que je survive à ma femme, mais sans continuer à vivre avec elle cette vie insupportable : lui survivre instantanément. Au prix d'un mensonge, certes, mais ce n'est qu'un péché véniel. Il a feint, lui, la maladie, puis il s'est vraiment donné la mort : il faut, moi, que je feigne la mort, jusqu'à sa mort à elle, pour retrouver ensuite la vie que je désire. Il me faut la mort provisoire !

« Qu'est-ce que tu avalues là, encore ? Non, inutile de dissimuler cette boîte de pilules, je l'ai vue. Allons ! Donnes-moi ça. TRINITRINE PAPAVERACEE ? Mais... voyons... c'est bien un remède pour l'angine de poitrine, ça ? Tu... as besoin de ça ? Tu souffres depuis longtemps ? Et tu ne m'avais rien dit ! Tu avais trouvé moyen de me cacher ça !

Mon pauvre chéri ! Quelle mauvaise surprise ! Mais sois tranquille : je te dorloterai, je veillerai sur toi ; on peut vivre centenaire avec de l'angine de poitrine, en faisant attention : et je serai prudente pour deux. Tu me promets d'être bien sage et bien obéissant, n'est-ce pas ? Là, tu vois bien que j'avais raison de te mettre en garde contre ces élans amoureux qui n'étaient plus de ton âge : sans la sagesse de ta petite femme, tu aurais pu mourir dans ses bras ! Preuve que, même quand ses exigences paraissent dures, c'est notre bien que veut le Seigneur. »

« Allo ? Ici le docteur Delahaye, cryogéniste - pardon ? Oui, spécialiste des traitements par le froid et auteur de recherches sur l'hibernation humaine prolongée. Madame, je vous téléphone pour vous faire savoir que votre mari vient d'être admis dans ma clinique pour y attendre en état de vie suspendue que l'on ait mis au point un traitement de la maladie dont il souffre. Il ne pouvait supporter d'être condamné à une activité réduite et craignait, s'il était emporté brusquement, de laisser ses affaires dans le plus grand désordre. Il a donc tout réglé - votre notaire vous donnera tous les détails sous peu - et vous n'avez aucun souci financier à vous faire, même en tenant compte des frais d'hospitalisation. Il m'a chargé de vous prévenir, craignant que

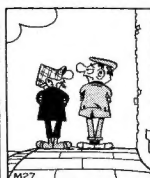
sa résolution faiblisse en votre présence. La mise en hibernation a eu lieu il y a une heure environ, et tout s'est bien passé... »

Oui, Madame, calmez-vous... Vous pouvez espérer le revoir vivant, si les recherches médicales continuent à progresser au même rythme... Bien sûr, Madame, toutes les visites sont autorisées : vous ne pourriez certes pas plus le toucher que lui parler, mais le bloc est transparent, et vous aurez tout à fait l'impression de le regarder dormir... »

« Bonjour, mon chéri ; as-tu bien dormi ? As-tu rêvé de moi ? C'est le conte de la Belle au Bois Dormant renversé, tu vois ! Mais ce n'est pas la première fois que je viens te voir, loin de là, depuis trente ans que dure ton sommeil. Oh, ce n'est pas l'envie qui m'a manqué de m'endormir à côté de toi, pour n'être réveillée que lorsque tu pourrais l'être aussi : car j'avais effrayé mon cœur de n'être plus là lorsque tu reviendrais à la vie. Mais j'ai pensé que mon devoir était de veiller sur toi ; et puis, je n'étais pas bien sûre que c'eût été conforme aux lois de Dieu : car je n'étais pas dans le même cas que toi, qui avais le devoir de tout faire pour préserver ta vie. Et je sais bien à quel prix pour toi tu l'as fait, quel sacrifice pour toi était cette longue séparation. Mais voilà, ça y est, le cauchemar est fini. Nous voici réunis pour longtemps. »

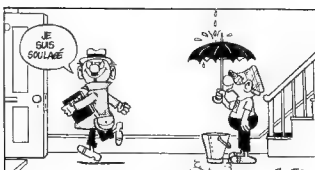
Oui, mon chéri, pour longtemps. Tu vois, je parais à peine soixante-dix ans : il y a déjà plusieurs années que, pour être sûre de te revoir, j'ai entrepris un traitement nouveau qui ralentit la sénescence. J'avais des scrupules, mais le père Sigrant - que le Seigneur vient de rappeler à Lui - m'a dit en confession que l'Eglise n'y trouvait rien à redire, puisque mes motifs n'étaient pas égoïstes et frivoles, mais charitables et élevés. A toi aussi, on va te faire ce traitement, en même temps qu'on te soignera ton angine de poitrine. Bien sûr, tu n'as pas veillé avec autant de soin que moi à économiser les forces données par Dieu, à maintenir en bon état le corps qu'Il nous a confié ; mais comme ton organisme ne s'est pas usé depuis trente ans, les docteurs ont bon espoir de te faire vivre presque aussi longtemps que moi. Nous avons devant nous une bonne quarantaine d'années de bonheur, d'amour et de progrès spirituels ensemble. Dieu n'est-il pas généreux ? »

(1) Scobie, dans « The Heart of the Matter » de Graham Greene, dont la présente nouvelle porte le titre inversé.









LES CARNETS FRANÇAIS DE LA VRAIE BEAUTE ARTISTIQUE

L'ART DE LA CHASSE

Voici un large mois que « ça » chasse au nord de la Loire (1). Vomis par des Simca Rallye I sinon II, « ça », ce sont les kilos de « beaufs », chasseurs-prédateurs-version-républicaine-améliorée-civilisation-de-consommation(2). Equipés tout Manufrance, leurs vestes bardées d'une débauche de pièces rembourrées à cartouchières incorporées sont de mauvaise coupe. Leurs couvre-chef 100 % acrylique, grotesques, et leurs bottes, style « combat-shoes », ont des tiges en matière plastique. De matière plastique aussi, mais façon cuir cette fois, toute une incroyable buffletererie dont ils se

harnachent en roulant les mécaniques, mettant en place des couilles dérisoires, objets de leurs douteux lazzi. De plastique, encore et toujours, les fûts de leurs canardières assassines (3) dont les crosses reposent à la hanche, canons en l'air, comme chez Jean Richard à Ermenonville. On croit rêver !

« Ricardée », la lèpre sanglante, enfin, s'insinue dans les betteraves et s'apprête à les battre en lièvre des faillis, dans le jappement d'une volée de bâtards... Et jamais autant l'adage « Tel maître, tel chien » ne se sera, à ce point, trouvé justifié ! Dans peu de temps, les lourds faisans d'élevage s'effondreront (4), foudroyés. La canaille, alors, pourra, à grands

même nos raisons ne seraient pas les mêmes (6).

(1) Au sud du même fleuve, l'ouverture se fait plus tôt. Ce qui, à plus d'un, pourra paraître paradoxal : un temps d'ouverture plus long dans des régions où le gibier est plus rare... A moins que, justement, ce ne soit pour laisser aux chasseurs le temps nécessaire à le débusquer.

(2) Le tout enrobé dans la notion de res nullius qui définit, comme le rappelait M. Jean Servat, directeur de la Protection de la nature (et donc du gibier), le caractère de la chasse en France. Alors que la res propria, l'U.R.S.S. nous en fait la brillante démonstration quoique de manière assez exclusive, est seule à pouvoir réellement le protéger. Mais il est vrai que l'abandon de la notion res nullius fâcherait une bonne partie de la clientèle P.R.R.P.

(3) Peut-on encore appeler fusils ces grossiers engins à feu... ?

(4) Je dis s'effondrer parce que ces gibiers ne volent plus. On les tire, le plus souvent, au sol (avec le risque de dangereux ricochets).

(5) Elle tire sur tout ce qui bouge. Si seulement elle pouvait ne pas se rater !

(6) Les préoccupations de Paule semblent être dictées par un intense amour des animaux. Etrange... Ces derniers auraient-ils une âme ?

CHERES CARTES POSTALES

Les collectionneurs de cartes postales, depuis quelques années, sont de plus en plus nombreux. Que ferais-je sans eux, sans les inestimables témoins dont ils sont les heureux possesseurs - notamment dans mon intéressante étude sur l'architecture des dommages de guerre -, je vous le demande ?



D'autant qu'en ces époques, l'usage amateur de l'appareil photographique était loin, comme de nos jours, d'être généralisé et commun à toutes les couches de la société (1). D'où l'intérêt de cette exposition de la carte postale au musée des Arts et Traditions populaires (2).

Je ne sais si celle que je propose à

UN PHOTOGRAPHE : MUHLSTEIN.

L'avantage de travailler à « Charlie », c'est de ne pas avoir à se déplacer pour traquer le talent. Celui-ci vient à vous... « Les papillons de nuit se brûlent à la flamme... », il n'est que de lui accorder un moment, fût-il, d'attention, et voilà le sujet d'un article trouvé !

Ce midi-là, les travaux du photographe Muhlstein passaient de main en main. Ils soulevaient un vif intérêt. « Sûrement pas un pédé ! », grommelait Cavanna dans un coin. Quant à Wolinski, il préférait ne rien dire mais on pouvait voir l'émouvant anthracite de ses yeux se consumer doucement. Devant une telle unanimité, je succombai à mon tour. Dans leur genèse, telles sont les raisons qui me firent écrire cet écho. Un comic-strip devrait, dans un prochain numéro, venir le concrétiser.

LE BRITISH MUSEUM SANS AVOIR A TRAVERSER LE « CHANNEL »

Du British Museum et pour la première fois à Paris, un extraordinaire ensemble de dessins (1) de Claude Gellée, dit Le Lorrain (Chamagne, Vosges, 1600-Rome, 1682), se trouve (depuis le 20 octobre) exposé au Louvre. On sait que les collections anglaises ont toujours été fort gourmandes des œuvres de cet artiste dont Urbain VIII appréciait le talent.

Ces dessins à la plume rehaussés de lavis recréent, dans une lumière essentielle, toute une antiquité onirique de ruines et palais inventés où l'air semble vibrer. Celles-là et ceux-ci concourent à l'intervention d'un univers élogique, géniale anticipation du romantisme. De toute-toute-toute beauté !!!

(1) A cet ensemble s'ajoutent les feuilles du Liber veritatis, livre où Le Lorrain rassemblera les dessins faits d'après ses tableaux, afin d'éviter les contrefaçons.

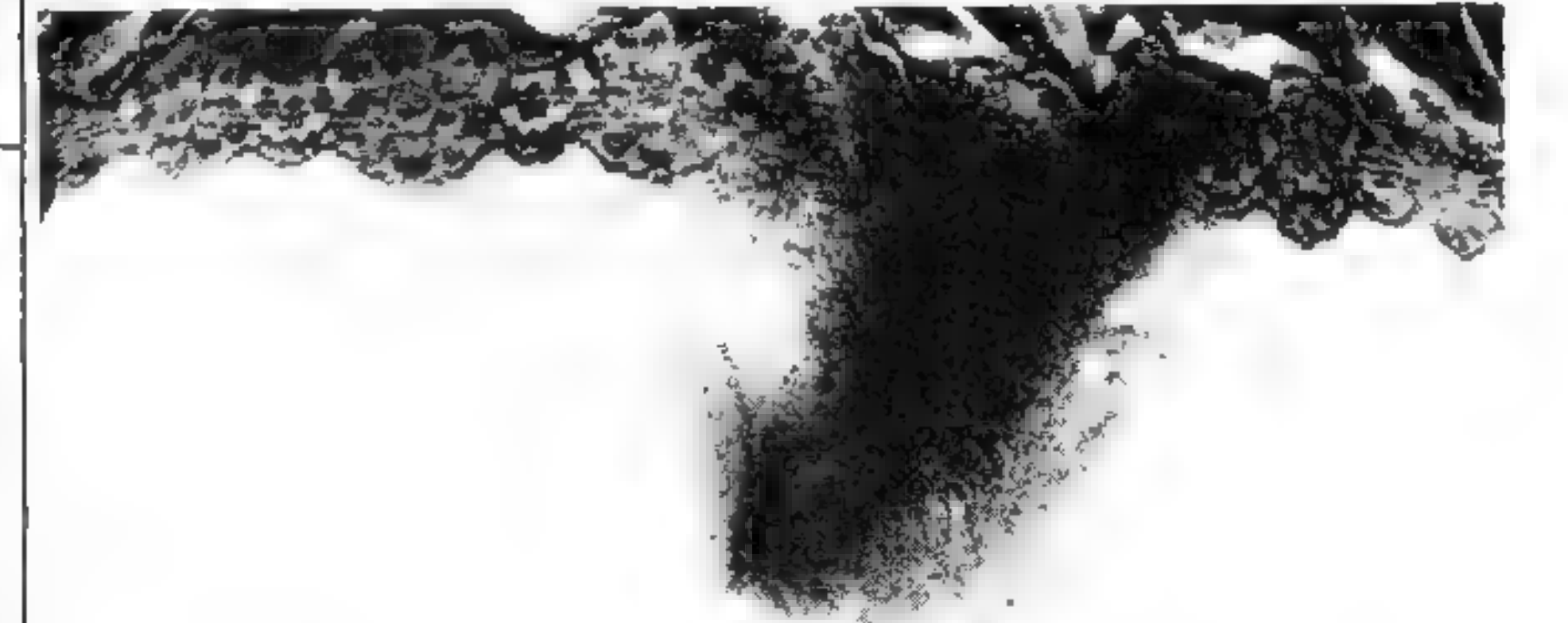
Jean-Marie de Busscher.

l'admiration de vos regards s'y trouvera exposée... Mais reconnaissons qu'elle est l'étonnant baromètre de la sensibilité d'un passé qui, chers lecteurs, pour être peu éloigné, n'en est pas moins inconnu du plus grand nombre d'entre vous. Il s'agit donc là d'un objet culturel-référentiel (toujours pour vous

chers lecteurs) du plus haut intérêt... Et il n'est pas interdit d'affirmer, à l'instar des « Nouvelles littéraires », qu'il est « L'écho de l'art populaire ».

(1) Ce constat explique aussi les prix farouches que font certaines photographies des mêmes époques.

(2) Du 24 novembre au 5 février 1979.



LE GIBIER EST RARE...



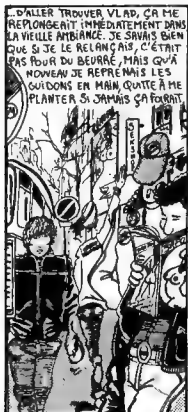
coups de gueule et claques dans le dos, se féliciter de ses surprenantes adresses (5)...

Pourquoi le nierais-je, jadis j'ai chassé. Ces aimables réunions étaient bien plus l'occasion d'apprécier l'un ou l'autre tweed fameux ou de goûter certaines nonchalance avouées sous la cheviotte d'un tailleur que nous laisser aller à l'hystérie des pif-paf-pouf tous azimuts. Et si nous applaudissions volontiers quelque royal coup double, la beauté bleue d'un Holland-Holland au creux d'un bras flegmatique nous excitait davantage que les tableaux pléthoriques de gibiers, amoncelés mais de basse-cour. En ce dernier quart de siècle, Dieu que la chasse est laide... Pis, vulgaire. Et combien je ressens les émois de Paule, la flamboyante anté-Diane-chasserresse de « Charlie Hebdo », quant bien

Ballades pour un voyou.

GOLD
FRANK

"ÉTRANGES INTÉRÊTS QUE LES LEURS, BIZARRES PASSIONS, INVESTISSEMENTS MASSIFS DANS DES OPÉRATIONS QUE N'IMPORTE QUEL EXPERT FINANCIER AURAIT DÉCONSEILLÉES". (A. OMSARO. UNE VIE D'AVENTURES.)



D'ALLER TROUVER VLAD, ÇA ME
REMPLONGEAIT IMMÉDIATEMENT DANS
LA VIEILLE AMBANCE. JE SAVAIS BIEN
QUE SI JE LE RELANÇAIS, C'ÉTAIT
PAS POUR DU BEURRE, MAIS QU'À
NOUVEAU JE REPRENNAIS LES
GOUONS EN MAIN QU'À ME
PLANTER SI J'AMAIS ÇA FORAIT.



BONJOUR JEANNOT! QU'EST-CE QUE VOUS FAIREZ ?...

UN DEMI!...
MÉNAGE, QU'EST-CE
QUE TU BOIS ?

LA MÊME
CHALOUPEE

VLAD EST DANS
LE COIN ?

IL DEVRAIT
PAS TARDER

IT'S NOW
OR NEVER!



SALUT, JEANNOT! ÇA
FAIT UNE PAYE QU'ON
S'EST PAS VUS...

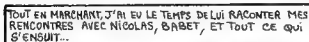
SALUT
VLAD!

FORCÉMENT, LA
MIENNE, DE PAYE,
SERAÏT PLUTÔT
IRRÉGULIÈRE!



T'AS BESOIN
D'OSEILLE?

Ouais! MAIS PLUS
QUE CE QUE TU POUR-
RAIS ME PASSER.
J'T'EXPLIQUERAI...
J'TE METS UNE PARTIE?





... A PEINE ENTRÉ, JE SENS QU'ON ME MATE ...



...TU SAIS, C'EST ESPÈCE DE REGARD QUI TE PÈSE SUR LES ENDOSSES ET QUI TE FORCE À TE RETOURNER. À LA SORTIE, C'EST ELLE QUI M'A DRAGUÉ. J'ME SUIS LAISSÉ FAIRE. JE TROUVAIS ÇA PLUTÔT MARRANT !

GET DOWN
ON THE
GROUND

MAIS TOI AUSSI,
MON CHÉRI !
D'AILLEURS, JE
TE DONNE
TA SOIRÉE

CIAO!

COCAINE!!
SHE DON'T LIE

JE VOUS
RAPPELERAI
SI J'AI UN
MOMENT

NE PRENEZ
PAS CETTE
PEINE !!!



AU MOINS AU DÉBUT, PARCE QUE J'EN AI EU VITE CLASSE. SES 45 BALAIS, SON POGNON ET SES SCÈNES, ÇA DEVENAIT PLUS DU TOUT DRÔLE. JUSTE AU MOMENT OÙ J'REPRENAIS MES BILLES...



J'AI FAIT LA CONNAISSANCE DE SA MÈRE, DRÔLEMENT D'AILLEURS, C'ÉTAIT PRESQUE LA MÊME SITUATION, SÛREMENT UNE HABITUDE DE FAMILLE. SI BIEN QU'AU BOUT DE 4 PAS DE VALSÉE DANS LA HAÛTE, J'AI LAISSÉ QUIMPER LAVIEILLE POUR PARTIR EN JAYA AVEC LA FILLE.

ET C'EST LÀ QUE TU VAS RUGOLER, PARCE QUE, TIENS-TOI BIEN, C'EST ELLE QUI M'AMIS SUR LE COUP...

QUAND EST-CE QU'ON SE LES FAIT, LES BIJOUX DE FAMILLE À MAMAN?

QUAND TU VEUX, C'EST TOI QUI AS TOUS LES ATOUTS EN MAIN!



ET C'EST LÀ QU'ELLE M'A RACONTÉ QUE DANS LE SECRÉTAIRE DE SA MÈRE, À PEINE FERMÉE À CLÉF, Y'AVAIT POUR 40 BÂTONS DE PERLOUSES ET DE DIAMANT.

C'EST BIEN JOLI, TON ROMAN-PHOTO, MAIS MOI, J'VOIS PAS TRÈS BIEN OÙ J'INTERVIENS?





WHAT'S UP DOC?



LONGS METRAGES FRANÇAIS

Jusqu'à présent, il existait, le long métrage d'animation français, sous la forme d'œuvres sous-disneyennes, créations voutées de grands studios tel « Idéfix », qui pondait les aventures de ces héros ancêtres de Dupont-la-joie, Astérix et Obélix, ou les aventures du cow-boy Lucky Luke. Le dernier en date, *La balade des Daltons*, ou quelque chose comme ça, sortira pour les fêtes de fin d'année. Goscinny mort, le studio « Idéfix » ne tarde pas à crever, les actionnaires s'entrechânant à qui mieux mieux, réduisant au chômage 80 techniciens.

Dans la catégorie encore en dessous, le maître incontesté est Jean Image, qui, quand son studio n'est pas en grève, s'acharne à déferler de sordides dessins animés qui feraient gerber même Hanna et Barbera. La prochaine œuvre s'intitulera *Le baron de Munchausen*. Le marché n° 1 pour Jean Image demeure l'Afrique, où il vend ses films à des prix défiant toute concurrence.

Les « bons » longs métrages d'animation français sont rares. En 1953, Paul Grimault sort *La bergère et le ramoneur*, en collaboration avec Jacques Prévert et Joseph Cosma pour la musique. En 67, Walerian Borowczyk réalise *Le théâtre de M. et Mme Kabal*, film génial mais complètement anti-commercial. Plus récemment, René Laloux, sur des dessins de Topor, a connu quelques succès avec *La*

planète sauvage, honnête réalisation pour qui ne connaît pas les richesses du court métrage d'animation.

Films en chantier

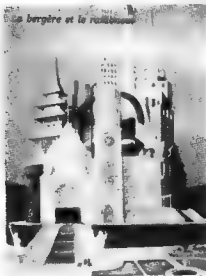
Etre réalisateur de court métrage est tellement difficile (Miguel Otero dirait : la toute dernière place, juste après l'ouvreuse...) que bien des réalisateurs se sont tournés vers le film d'une heure trente. C'est ainsi qu'une véritable vague d'avancés sur recettes (argent remboursable sur les recettes futures du film, prêté par l'Etat) s'est abattue sur un bon nombre de cinéastes d'animation, parmi les plus grands, dont la réputation n'est plus à faire. Trois des piliers de l'ex-Service de la re-

Un endroit où voir de l'animation, ainsi que plein de films souvent inédits : à Marcigny, pour les Rencontres de cinéma qui ont lieu à la Tous-saint. Le thème de cette année : « Le droit à la différence ». Marcigny, c'est surtout le cinéma à la campagne, dans un village de 2 000 habitants, avec roudillon assuré dans une immense abbaye, petite bouffe au bord de Loire et un public local (beaucoup plus nombreux que dans certaines manifestations célèbres), garanti sans intellectuels parisiens...

Renseignerment à Paul Jeunet, rue Jean Moulin, 42630 Regny.



Déclicieux catastrophe



cherche de l'O.R.T.F. ont bénéficié de cette avance :

Peter Foldes est mort il y a peu, en travaillant sur *Daphnis et Chloé*, dont un extrait, *Rêve*, avait été montré comme court métrage. Transformations, musiques pop, fantasmes érotiques, couleurs criardes, une heure trente de voyage à la Foldes, c'était trop beau...

Piotr Kamler. Polonais d'origine, Kamler est le type de l'artiste solitaire qui ne livre ses secrets que difficilement. Ses films ne sont ni en dessin animé, ni de papier découpé, ils sont toutes les techniques à la fois, imbriquées, mélangées jusqu'à obtenir une œuvre d'une grande beauté plastique, envoûtante et mystérieuse. Ces courts métrages, au début abstraits, illustraient souvent des musiques classiques. A présent, ils deviennent de plus en plus fantastiques, avec des personnages (*Délicieuse catastrophe*), des commentateurs (*L'Araignéelet*, sur un texte de Jacques Rouxel, l'auteur des Shadoks), des machines et des mécaniques complexes (*Cœur de secours*). Le pas, grand prix à Annecy, voyait, sur une musique de Bernard Parmegiani, un bloc de feuilles s'envoler pour se reconstituer plus loin, après quelques frôlements plus que sensuels.

A présent, Kamler réalise des essais pour *Le Cirque*, qui sera son premier long métrage.

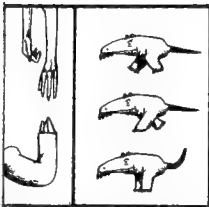
Robert Lapoujade a déjà fait deux « grands » films, mais en prise de vue réelle, avec toutefois quelques trucages animés : *Le socrate* et *Le sourire vertical*.

Son dernier court métrage d'animation, *Un comédien sans paradoxe*, film de marionnettes animées, était aussi un test pour un long : *Don Quichotte*, qui emploiera une troupe d'une trentaine de personnages et animaux. La particularité des marionnettes de Lapoujade est de savoir parler, exprimer diverses impressions grâce à des visages animés composés de trois parties mobiles : le front, les yeux et la bouche.

Un autre « grand ancien » de l'animation française, Jean-François Laguionie, qui a gagné la médaille à Cannes avec *La traversée de l'Atlantique à la rame* (qui doit sortir à Paris programmé avec un autre C.M. de prise de vue réelle assez étonnant, *L'arrêt au milieu*, de Jean-Pierre Sentier, à ne pas rater...), se lance lui aussi dans le long métrage

René Laloux. Après *La planète sauvage*, réalisé en Tchécoslovaquie, Laloux est revenu en France où il a exécuté un film de propagande pour l'énergie nucléaire : *Le jeu*. A présent, il prépare un second long métrage : *Les hommes machine*, sur des dessins de Caza, d'après un roman d'Andreïev. Pour cela, Laloux a monté un grand studio de D.A. à Angers. Mais malgré la preuve fournie par *La planète sauvage* qu'un long métrage d'animation peut être commercial (qui, de plus, ne vieillit pas, contrairement aux films avec

La planète sauvage



acteurs), il n'arrive pas à « monter » financièrement ce film, à trouver des producteurs. Il se voit donc contraint de faire un « pilote », c'est-à-dire un extrait, pour trouver acheteur...

Patrick Bokanowski est un cinéaste à part, rejeté par les amateurs qui ne considèrent pas ses films comme de l'image par image, et regardé bizarrement par les autres qui ne comprennent pas comment sont réalisées ses œuvres. Ses deux courts métrages, *La femme qui se poudre*, en noir et blanc, et *Déjeuner du matin*, en couleur, sont des films de trucage, d'effets optiques, où interviennent toutes sortes d'astuces, aussi bien au niveau du traitement des émulsions qu'au niveau des ralentissements de rythme. Bokanowski réinvente le cinéma en fabriquant de nouvelles images pour aboutir à une esthétique qui se rapproche sou-

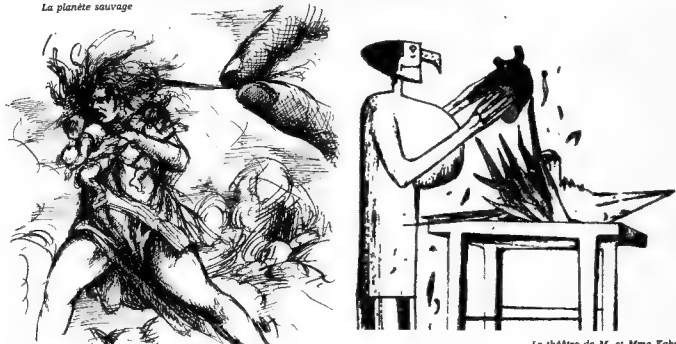
vent de la peinture. Comme Kamlar, il travaille seul, produit lui-même son film, et pense le terminer dans quelque deux ans...

Jean Hurtado, auteur de C.M. plutôt littéraires, a attaqué seul, pratiquement en amateur, un L.M. qu'il a écrit *Les Boulugres*, dont le texte savoureux a été enregistré entre autres par Michel Lonsdale.

Paul Grimault, à 73 ans, a entrepris la réalisation du *Roi et l'oiseau*, qui est en fait un complément à *La bergère et le ramoneur*, sorti à l'époque dans une version sabotée par le producteur. Refaire un tiers de long métrage comme *La bergère* est un travail complexe, car l'animation d' alors était très complète, disneyenne dans la forme, et coûte une fortune aujourd'hui. De plus, il faut que le travail présent raccorde avec celui d'il y a 25 ans. L'auteur du *Petit soldat*, du *Voleur de paratonnerres*, de *L'épouvantail*, travaille donc avec une importante équipe pour retrouver l'animation d'antan. La sortie du *Roi et l'oiseau* devrait être un des événements cinématographiques de l'an prochain. Déjà, Paul Grimault envisage la réalisation d'un autre long métrage...

Enfin, Picha, après *Tarzoan, la honte de la jungle*, prépare en France un second film, où brontosaures et dinosaures s'entre-dévoreront...

Rivoire et Carret



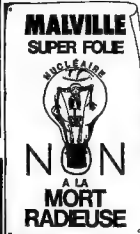
Le théâtre de M. et Mme Kabal



LE GRAND DUDUCHE

FÎLE-MOI LES CLÉS
DE TA PIAULE !..
ÇA MARCHE POUR MOI !







Brasque Reine du Pays breton en Vilperme
Paysage avec une de l'Antiquité au jour

DOMMAGES DE GUERRE



Sur le pont d'un bâtiment de la Force navale belge (1), je me cognai un matin à un ami d'enfance. Prié, puis pressé, quelques mois après moi, de bien vouloir accomplir le service dont, intransigeante, la Nation l'avait rendu débiteur, le cher camarade arpentait ce pont... en crabe, penaud, les mains agrippées au bastingage bien que nous fussions pour l'heure en cale sèche. Sur-le-champ, je m'empressai de l'initier aux indéfinissables coutumes qui, à bord, régissent la vie et, dans la foulée, le prévis de ces subtils interdits capables de la rendre, parfois, inconfortable (2). Des avantages d'une telle initiation, cet arrière-arrière-arrière petit-fils de cardinal (3) ne tira que peu de profit. Il n'y mit, il est vrai, guère du sien ! Non content de servir tout le jour sur un dragueur, la nuit venue, il fallait drager encore, drager toujours... Mais alors, en d'étranges et autres eaux ; celles, fangeuses, du stupre où, étudiant, il aimait déjà à se vautrer, poussant, dans la fougue de pénibles saillies, des « han » de bûcheron.

Un soir, à Ostende, consigné et n'y tenant plus malgré le pseudo-campfire des cafés matinaux, il se présenta au premier-maire de quart pour lui expliquer avec simplicité qu'un rendez-vous de première importance l'obligeait à sortir... « Te nez », dit-il à l'ancien de la Belgian-Navy-Force en lui glissant dans sa rude main un billet de cent francs belges (4), « Te

nez, voici pour vous ! »... Au sourire en pièce de culotte (5) du sous-officier, mon ancien compagnon de jeu se prit à douter. Avait-il réussi à soudoyer le bougre ? Lorsque, s'éclairant sur quelques dents d'un beau jaune, ce sourire se métamorphosa en gros rire, le doute se mua en certitude. Non sans une légère amertume, il comprit qu'il avait perdu.

Traduit en Conseil de guerre, condamné à plusieurs semaines de cachot pour tentative de corruption de supérieur, je le revois, quittant chaque matin le bâtiment aveugle de la prison militaire pour aller à la messe afin d'y communier. Il chemina, encadré de deux fusiliers-marins, « tommy-gun » à la hanche, traînant ses brodequins sans lacets, menottes aux poignets, seulement soucieux de mettre sa soif du Christ au service d'une santé que délaissait une sédentarité trop exclusive... La chapelle dormait sous un bouquet de peupliers à plus d'un kilomètre des cachots. Serein, d'une humanité rayonnante, il devait laisser à ses compagnons d'infortune, aussi bien qu'à ses geôliers, un souvenir inoubliable (6).

De la mésaventure de ce singulier et présomptueux appelé, je ne manquai pas de tirer les leçons... Manier le pot-de-ven était un art (ou un sport) qui, pour être d'une pratique assez courante, n'en était pas moins dangereux ! Les aventures, plus

près de nous, du prince Bernhard de Lippe-Biesterfeld, dont le talentueux et informé Willem nous donne une relation-steeplechase (7), sont là pour nous en convaincre !

Les édiles, les présidents de fédérations, d'unions et de sociétés, au demeurant toutes coopératives, et leurs architectes ou entrepreneurs, tous ceux qui eurent à manipuler les milliards de dommages de guerre commandités par la république de Weimar et soigneusement répartis ensuite par la nôtre, ne semblent heureusement pas appartenir à cette race d'aventuriers germano-bataves (8). Pour s'en persuader, il n'est que d'énumérer les noms choisis des sociétés d'une ville comme Chauny, archétype de la ville blessée, martyrisée, dynamitée et, enfin, rasée. Je vous les donne dans leur splendide évidence : « Debout Chauny » (9), « La Famille chaunoise » (10), « La Fourmi de Chauny » (11), « La Travailleur de Chauny » (12), « L'Avenir chaunois » (13), « Le Réveil chaunois » (14)... Sont-ce là noms qui incitent à l'aventure ? Certes, je vous l'accorde, « Debout Chauny » et « Le Réveil chaunois » pourraient être sujets à caution... Toutefois si, dans ces deux noms (choisis), il y a quelque nuance aventureuse, à n'en pas douter, ce sera celle, exaltante, de l'élan soutenu par une volonté de chaque instant et non celle, corruptrice, des « dessous de table » inavoués (15).

Mais que s'était-il passé à Chauny ?

En mars 1917, Ludendorff-légénal opérait un repli stratégique sur une ligne défensive puissamment fortifiée, la ligne Hindenburg. Il laissait de la sorte aux Alliés un espace triangulaire compris entre Arras, Roye et Soissons dont il entendait faire un glacis sur le front de ses nouvelles positions. Tout ce pays n'est plus qu'un immense désert, écrivait le « Berliner Tageblatt », sans arbres ni buissons ni maisons. Nos pionniers ont scié ou haché les arbres qui, pendant des journées entières, se sont abattus jusqu'à ce que le sol soit rasé. Les puits sont comblés, les villages anéantis (16). Des cartouches de dynamite éclatent partout. L'atmosphère est obscurcie de poussière et de fumée. Et le « Lokal Anzeiger » d'ajouter : ... C'est le royaume de la mort !

Au cœur de ce sombre royaume, Chauny, la perle industrielle, est là, pantelante. Ils l'ont pillée, incendiée, puis anéantie à la cheddite. Ils, ce sont les soudards du XVIII^e corps allemand. Leur maître, le général von Fleck - un nom qui dit bien ce qu'il veut dire -, se serait personnellement servi en meubles et bibelots chaunois. Il a montré l'exemple, et quel exemple ! Laissons la parole au poète Nicolas de Ségur : Dans le gouffre extrême de la géhenne, là où s'expient les crimes irrémissibles, Omar (17) et l'infâme Hérostrate ricanent, le jour du dynamite de Chauny (le 17 mars 1917). Ils ricanent de sinistre jubilation, tandis que tout était en deuil dans les radieuses vastitudes de l'empyrée où planent les créateurs, les penseurs - les amoureux de la lumière, les amoureux de la beauté -, tous ceux qui, avec le ciseau, avec la plume, avec le rythme, avec la couleur, élargissent les abîmes qui séparent l'homme de l'animalité. Le grand Michel-Ange et le bon Robert de Luzarches, et les pieux artistes qui élèveront Notre Dame, et les maîtres qui cisèleront à Florence les portes du Baptistère, frémirent et souffrirent devant le sacrilège.

Que, dans sa tombe, Nicolas de Ségur se rassérène, Chauny a été reconstruite, et magnifiquement !

Certains butors considéreraient

volontiers que l'histoire de l'architecture entre dans le XX^e siècle en catalepsie. Quoique le sommeil cataleptique s'observe, parfois, dans certains cas d'hystérie, ce serait vouloir ignorer l'extraordinaire exubérance des Luciani, Le Beau, Freynet, Jacququin, Barrias, etc. (tous architectes) dont nous étudierons le mois prochain, à Chauny, le sensuel témoignage.

Jean-Marie de Buscher

(1) Avec ses soixante kilomètres de côtes à défendre, la F.N., je le sais, fait sourire. Cependant, au tableau d'honneur de l'OTAN, elle était toujours la première et son efficacité en matière de dragage inspirait la jalousie des autres Marines membres du Pacte Atlantique !

(2) Les dragueurs de la F.N. étaient des M.S.C. de fabrication américaine. Long alignement non cloisonné de lunettes, inconfort parmi d'autres, les chioites étaient communes, situation gênante à laquelle on finissait par s'habituer. Pour « le nouveau », qu'il s'y rende à minuit, à trois heures du matin ou de l'après-midi, il y avait là, perpétuellement, trois ou quatre matelots joviaux prêts à lui tenir compagnie afin, j'imagine, de lui expliquer le fonctionnement des chasses d'eau.

(3) Le cardinal René Imperiali (1651-1737) était gouverneur de Ferrare et fut sur le point de devenir pape à la mort d'Innocent XI (1730). Homme de lettres, il les protégea et forma à Rome une riche bibliothèque qu'il ouvrit au public. On a de lui *Lo stato rustico*, poème sur l'agriculture dont son descendant nous récitait - par cœur - de nombreux vers.

(4) Cent francs belges, à cette époque des francs nouveaux, valaient dix francs français... A peine de quoi se désaltérer dans un « boxon » de troisième catégorie. Bien évidemment, c'était insuffisant pour acheter un supérieur, fût-il seulement sous-off.

(5) J'ai connu ce temps - c'était la guerre - où l'on mettait des pièces aux fonds de culotte percés des écoliers. Et si les miens n'en furent jamais affublés, c'est parce que j'étais fort peu. Je souffrais beaucoup de cet état de choses car, en ces temps difficiles, la richesse était mal portée.

(6) Seul livre permis, il leur lisait d'une voix forte la Bible. Certains passages, qu'il puisait dans les Adjonctions à Deziel, avaient sa préférence et les matelots délinquants se détachaient de Suzanne et les vieillards (XIII^e). Dans la geôle soudain recueillie, les bas-ventres battaient sourdement au rythme des versets obscènes et les senteurs puissantes du coaltar se mêlaient à celles, empireuriques, des coagulums séminaux que, furieuses et sans cesse, les verges éjectaient.

(7) Willem, Les aventures du prince Bernhard, aux Éditions du Square.

(8) Certes, comme toute institution humaine, les sociétés de gestion ont été su-

jettes à des erreurs et à des fautes ; certaines d'entre elles ont été administrées sans prudence et les pires catastrophes étaient à redouter, mais le remède était du côté du mal. Si des présidents de coopératives se sont vu reprocher d'avoir, avant tout, fait travailler chez eux, on oublie les rumeurs de l'ordre d'urgence voté par l'assemblée générale. Et si des critiques ont fait grief aux coopératives de n'avoir pas lutté avec assez d'énergie (surtout au début) contre la hausse des coefficients, souvenons-nous que les entrepreneurs étaient si peu nombreux que la loi de l'offre et de la demande jouait en leur faveur (ah, ah, ah !). Et, de toute manière, les magouilles, c'est à l'étranger que ça se passe, les aventures de ce prince germano batave sont là pour nous le démontrer... A moins qu'à l'étranger, on ose en parler et les juger.

(9) Créée le 18 décembre 1921, cette société groupait 105 adhérents et 11 803 885 francs de dommages sous la présidence du dévoué M. Soum. Une grande liberté régnait en son sein. On y choisissait son entrepreneur et son architecte. Œuvre terminée le 7 juin 1935.

(10) Formée le 30 août 1922, cette deuxième société comptait 88 adhérents avec 8 722 000 francs d'indemnités. Son président, M. H. Langlet, confia la totalité des travaux à divers entrepreneurs, sous la direction de MM. Brulant, Le Beau, Freynet et Jacququin. Disparue le 9 février 1934, elle laissait 12 000 francs au bureau de bienfaisance pour la création d'un prix...

(11) Instituée le 4 février 1923 par 28 associés, réunissant 5 402 914 francs de dommages réalisés par Ronstet et Cie sous la surveillance des architectes Parmeland et Martin. Ses présidents-administrateurs, particulièrement compétents et dévoués, procédèrent à la liquidation le 29 novembre 1934.

(12) Constituée le 18 janvier 1923 par 9 adhérents, qui étaient 26 au jour de sa dissolution le 17 décembre 1934, ses présidents MM. Warquin et Le Briand réalisèrent 2 750 803 francs de travaux avec les architectes Antoine et Luciani. Sa liquidation eut lieu à l'Union soussonnaise.

(13) Fondé le 19 novembre, il groupe 107 coopérateurs avec près de 16 millions de travaux exécutés par les anciens établissements Coste-Lefèvre. Ses présidents actifs, MM. Warquin et Le Briand, confièrent le soin d'établir les plans à MM. Antoine et Luciani, architectes. Tâche accomplie le 14 février 1937.

(14) Né, je devrais dire sonna pour la première fois, le 21 novembre 1923, « Le Réveil » s'arrêta le 30 juin 1933, après avoir assuré à ses 30 coopérateurs plus de 5 millions de travaux confiés cette fois à de multiples entrepreneurs sous la surveillance de MM. Luciani, Brandon et Freynet.

(15) Ils le sont rarement.

(16) 264 villages, 225 églises et plus de 38 000 maisons dont il ne restait que des énormes tas de pierres et de décombres... Une manne !

LE DOCTEUR EST INTÈGRE 2^e partie

LE DOCTEUR A REFUSÉ 1.000 F D'UN COLÈGE POUR CONVALESCER SA SECRÉTAIRE, LOULOU, D'AVORTER. AU COEUR DE L'EXAMEN DE LOULOU, LE TÉLÉPHONE SONNE...

DRING

ALLONS, NE DITES PAS DE BÊTISES, JE DOIS RÉPONDRE!

NON!

ALLÔ?... LUI-MÊME... HEIN?! NE QUITTEZ PAS, JE VAIS VOIR...

(RETIREZ VOTRE CHEMISIER, JE VOUS PRIE.)

NON!

(SI VOUS NE LE RETIREZ PAS, JE VOUS FAIT AVORTER.)

BOUHOUHOU!

BOUHOUHOU
HOHOU

BON DIEU!

ALLÔ? QUI ÊTES-VOUS? ALLÔ? ALLÔ?... RACCROCHÉ!

VOUS N'ÊTES PAS LOULOU! LA VÉRITABLE LOULOU TRONCHKOVA A DE JOLIS PETITS SEINS! ALORS, QU'EST-CE QUE VOUS DITES DE ÇA? ÇA CHANGE QUOI, POUR VOUS?



ÇA CHANGE QUE, SI VOUS ME DISEZ LA VÉRITÉ, JE POURRAIS PEUT-ÊTRE VOUS AIDER. JE NE SAIS PAS DE QUOI VOUS PARLEZ.



BON. EH BIEN, ALLEZ VOUS FAIRE VOIR AILLEURS!



POURQUOI AURAIS-JE REFUSÉ 1000F POUR VOUS CONSEILLER D'AVORTER AH!



C'EST LE PORC DE JEAN-PAUL DHEL EST DONC PASSÉ VOUS VOIR... BON! RÉEXAMINEZ-MOI PLUS ATTENTIVEMENT.



C'EST UN BÉBÉ... MAIS!? MAIS-MAIS-MAIS! CE N'EST PAS UN BÉBÉ, C'EST UNE PHOTO!



J'ÉTAIS TELLEMENT TROUBLÉ PAR LES ÉVÉNEMENTS ET VOTRE BEAUTÉ QUE... VOUS N'AVEZ PAS VU QUE JE M'ÉTAIS PLACÉ UNE PHOTO DANS L'UTÉRUS



COMPRENEZ-VOUS IL FAUT ABSOLUMENT QUE JEAN-PAUL CROIE QUE JE SUIS ENCEINTE DE LUI! JE VAIS TOUT VOUS RACONTER! AH!



MA SŒUR JUMELLE, LOULOU TRONCHKOVA, TRAVAILLAIT DEPUIS LONGTEMPS CHEZ LE DOCTEUR DHEL, MAIS REFUSAIT SES AVANCES...



ELLE AVAIT UN AMI, YVES KACABOUDINOV, QUI FAISAIT D'ELLE CE QU'IL VOULAIT.

QUAND ELLE FUT ENCEINTE, ELLE ME DEMANDA DE PRENDRE SA PLACE AUPRES DE DHEL.

A LA NAISSANCE, KACABOUDINOV SE MONTRA EOUS SON VRAI JOUR.



T'AI-JE MONTRE CECI?

QU'EST-CE QUE TU L'UNITES BIEN, MON COCHON!

TIP TIP TIP



IL ME RESPECTE PARCE QU'IL ME CROIT VIERGE. QUAND IL ME VERRA ENCEINTE, JE NE POURRAI PLUS LUI RESISTER.



VIVE LE TSAR!!

NOUS SOMMES LES DESCENDANTS LES PLUS PROCHES DE NICOLAS II. J'AI FAIT MES CALCULS. TU T'APPELLES LUDMILLA ET MOI YVAN. VIVE LE TSAR.

IL VEUT EMPORTER MON PETIT YOURI A MOSCOU POUR LE FAIRE ACCLAMER PAR LE PEUPLE. ALORS VOICI CE QUE NOUS ALLONS FAIRE...

ON SIMULA L'ENLEVEMENT DE YOURI EN LAISSANT UN MESSAGE DANS LE BERCEAU: A BAS LES TSARS, SIGNÉ: LES COOBS. PUIS JE CEDAI AUX AVANCES DE DHEL ET LUI DECLARAI QUE J'ETAIS ENCEINTE DE LUI.



JAMAIS



JE VEUX LE GARDER. JE PARTIRAI LE FAIRE LOIN D'ICI POUR NE PAS FAIRE JASER.



ET DANS SEPT MOIS, VOUS LUI MONTREREZ UN ENFANT D'UN AN?

JE NE LUI MONTRERAI YOURI QUE LORSQU'IL AURA CINQ ANS. IL PARAITRA PRECOCE, C'EST TOUT.

EN ATTENDANT, J'AI BESOIN QU'UN MEDECIN CONSTATE QUE JE SUIS ENCEINTE, D'OÙ LE SUBTERFUGE DE LA PHOTO. QUI TROMPERAIT N'IMPORTE QUI.

VOUS POUVEZ LE DIRE



MAIS... LE COUP DE TELEPHONE?

DE JEAN-PAUL DHEL. JE CROIS QU'IL SE DOUTE DE QUELQUE CHOSE. MA SŒUR A DE PETITS SENS. IL M'A FAIT QUELQUES REFLEXIONS A CES SUJETS.





LA FEMME

MÈRE EPOUSE BONNICHE

DES MANUELS SCOLAIRES

Les petites filles, c'est bien connu, c'est peureux, ça pleurniche, ça n'a pas de force et ça passe son temps dans les jupons de sa mère.

Les petits garçons, en revanche, sont forts, courageux, intrépides, ne versent jamais une larme et vivent leur vie dès le plus jeune âge.

Cette légende, transmise de génération en génération mais qu'on aurait pu croire en voie de disparition depuis ces dernières années, depuis que les féministes insistent sur la question, depuis le succès - immense - du livre de Bellotti, *Du côté des petites filles* (1), on la retrouve pourtant tout sur blanc, et devinez où ?... Dans les manuels scolaires. Et pas, comme on le penserait, dans de vieux livres édités il y a quelque cinquante ans mais qui circulent encore dans les communes les plus pauvres. Non, il s'agit des livres les plus fréquemment utilisés par les enseignants et publiés ces cinq dernières années, ou même cette année.

Annie, Nathalie, Catherine, Pascale, Louise, qu'elles sont adorables, ces petites filles en robe fleurie, socquettes blanches et cheveux au vent qui habitent les pages des livres de nos enfants ! Ses devoirs terminés, Catherine va confectionner un gâteau, Pascale berce ses deux poupées brunes, Nathalie part faire le

marché, Annie aide sa maman et met le couvert ou bien elle prépare une tartine de pain et de beurre pour Jean-Paul ! Les exemples foisonnent. Jean-Paul, lui, siffle comme un pinson sitôt l'école finie et enfourche sa bicyclette, Eric joue aux billes, Marc enfille son habit de Zorro, Pierre rejoint papa sur le terrain de sport... Là encore, les exemples sont multiples.

La femme, épouse-bonniche

Dans leur préface, les auteurs de manuels scolaires prétendent souvent renvoyer les élèves à la réalité de la vie. La réalité de la vie, pour les enseignants, c'est une famille bien traditionnelle : une mère qui cuisine, court au marché, lave, repasse, reprend les chaussettes, épluche les pommes de terre, pose la soupière fumante sur la table, coud, range le linge dans l'armoire, suspend les belles robes de sa petite fille dans la penderie et époussette avec amour le train électrique de son fils. Un père qui travaille à l'extérieur, quitte la maison de bonne heure après avoir effleuré d'un baiser le front de son épouse-bonniche et ceux de ses deux rejetons, part en voyage, prend l'avion, joue au tennis ou au volley, allume une cigarette, tire sur sa pipe, va à la chasse, lit le journal. Un fils qui lit un livre comme papa, aide

papa à changer la roue de la voiture ou à bricoler dans la maison, achète chaque jour le journal de papa, joue aux fléchettes avec papa. Enfin une petite sœur qui n'enfourche sa bicyclette que pour faire des courses à la demande de sa maman, écoute les conseils de maman pour bien ranger sa chambre, apprend à lire non pas dans le journal de papa mais dans le livre de cuisine de maman.

La réalité, c'est cela : un couple on-ne-peut-plus-harmonieux et deux enfants sages qui correspondaient aux sempiternels stéréotypes. Des mères divorcées ou veuves, il n'y en a pas. Des mères célibataires, n'en parlons pas. N'apparaissent jamais non plus des couples sans enfant, des femmes qui ne sont pas mères. C'est de cette façon que l'on développe la personnalité des écoliers, en les enfermant dès le début de leur vie dans des modèles traditionnels. Quelle idée un gosse de six ans peut-il se faire de son père ou de sa mère à la lecture de ses livres scolaires ? Et tous les manuels, lecture, grammaire, mathématiques, sont du même acabit. Ce n'est pas la réalité de la vie que l'on présente aux enfants, mais plutôt une caricature de la réalité !

En France, 38 % des femmes ont une activité professionnelle. Et pourtant, la femme représentée dans les livres de classe est avant tout une femme qui se dévoue à son foyer, et coquette de surcroît. A part la maîtresse - les hommes enseignants n'existent pas dans les manuels - la fermière, la couturière, on ne rencontre pas beaucoup de travailleuses au fil des pages. Notons encore que cette mère-épouse modèle - puisque la femme ne peut être que mère - n'a jamais de loisirs : ni sport, ni lecture.

En revanche, l'homme, lui, a toujours une profession valorisante : médecin, pharmacien,





aviateur, etc. Il a le temps de lire, de pratiquer des sports. Peut-être est-ce pour cela que, lorsque l'on questionne sa fille pour savoir ce qu'elle fera plus tard, elle répond : maman. Des mamans, il y en a pleins les pages de ses livres de classe.

La fillette : une jeune gourde

Pour vous faire une idée, voici deux histoires savoureuses que vos petits chérubins vont peut-être anonner cette année. Deux parmi tant d'autres.

La famille part en promenade. La voiture roule allègrement. Soudain, on s'arrête, on descend. Ce n'est qu'une crevasse...

Après le texte suivent trois questions auxquelles l'élève doit répondre en s'inspirant d'une illustration. Que fait papa ? Que fait le garçon ? Que fait maman ? Eh bien, si j'en crois l'illustration, papa, accroupi près de la voiture, est en train de changer la roue. Le garçon l'aide. Mais qu'aperçoit-on à l'arrière-plan ? Maman et sa fille en train de cueillir des fleurs !

Pierre vient d'avoir six ans. Sa maman l'autorise pour la première fois à parcourir seul 3 km

à bicyclette pour aller chez sa tante. En chemin, tout se passe bien, et quand Pierre arrive, la famille le félicite et est fière de son « grand garçon ». Quelques pages plus loin, c'est l'histoire cette fois d'une « petite » fille de 6 ans également, envoyée par sa mère au village pour y faire des courses. A l'aller, la fillette parcourt ses kilomètres sans problème, mais au retour, cette pauvre gourde flâne, se perd et lorsque la nuit tombe, son père la retrouve assise auprès d'un arbre, pleurant. Les pleurs, c'est bien connu, sont l'apanage des femmes et plus encore des petites filles.

Françoise Giroud, au temps du secrétariat d'Etat à la Condition féminine, avait établi un dossier sur le sujet, dossier continué et terminé par Nicole Pasquier, la déléguée. Cette dernière a organisé des conférences, des tables rondes, des débats au cours desquels elle a fait mille recommandations aux éditeurs. Peine perdue. *Nous sommes très déçus*, affirme-t-on à la délégation à la Condition féminine. *Les changements sont peu ou pas apparents*. En effet, après une enquête auprès de quelques éditeurs, on constate que les illustrations et les textes mis en cause n'ont pas été modifiés.

Un espoir, pourtant. Les éditions

Bordas sortent pour cette rentrée un manuel de lecture, *Chantepages*, dans lequel les textes sont empruntés aux chansons de Brassens ou d'Anne Sylvestre et où maman ne fait pas la vaisselle pendant que papa lit le journal en fumant la pipe. Et, toujours chez Bordas, la très belle chanson de Jean Ferrat, *Je déclare, avec Aragon, la femme est l'avenir de l'homme*, voisine avec des textes de Gisèle Halimi dans le deuxième chapitre, intitulé *Etre femme*, d'un manuel



destiné aux élèves des C.E.T. Les auteurs de ce livre ont jugé essentiel dans leur recueil de littérature ce chapitre d'une quarantaine de pages sur la condition féminine.

L'Union des Femmes françaises a enquêté le printemps dernier sur l'image de la femme révélée



aux enfants à l'école. Scandalisées par ce qu'elles ont constaté, les adhérentes ont décidé d'aller plus loin. Elles veulent alerter directement le corps enseignant. Après tout, c'est lui qui choisit les manuels. Et elles ont demandé un rendez-vous au ministre de l'Education nationale, M. Beullac, qui n'est pas pressé de les recevoir. Pensez, la chose est mineure...

Maryse Wolinski

(1) Editions des Femmes.



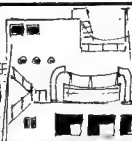
MARDI À L'AUBE: LA BRUME MATINALE ESTOMPAIT LA SILHOUETTE DE LA "MOENA". LA MER ÉTAIT CALME.



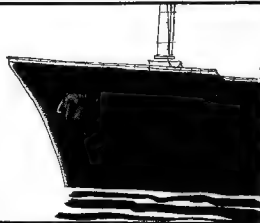
CONDOR QUITTA LA PASSERELLE

NOUS ARRIVONS DANS MOINS DE DEUX HEURES. FAIS GAFFE AUX BANCs DE SABLE MOBILES À L'ENTRÉE DU CHENAL. NACARO A LE PLUS MAUVAIS BALISAGE QUE JE CONNAISSE !

T'INQUIÈTE PAS ! CE N'EST PAS LA PREMIÈRE FOIS QUE JE FAIS LA LIGNE



SUR UN BATEAU, IL Y A LES HABITUÉS DU PONT ARRIÈRE QUI REGARDENT FUIR DANS LEUR SILLAGE LE PORT QU'ILS ONT QUITTÉ CONDOR ÉTAIT L'HOMME DU PONT AVANT. LE REGARD TOURNE VERS L'OBJECTIF.



ON CHERCHERAIT VAINEMENT DANS SON PASSÉ QUELQUE CHOSE QUI AUURAIT PU LUI ARRACHER UNE PENSÉE NOSTALGIQUE ...

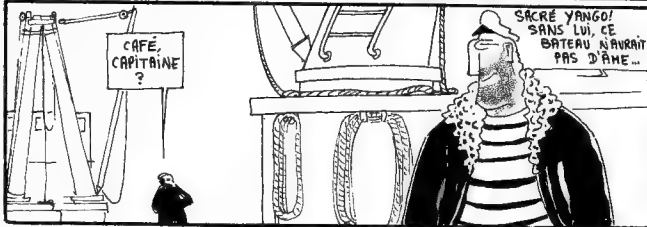
LE MATIN, IL VENAIT VOIR SURGIR LE CHEMIN DORÉ TRACÉ SUR LA MER ENTRE LUI ET L'HORIZON PAR LES PREMIERS RAYONS DU SOLEIL. NE PENSANT À RIEN, OU BIEN SE RAPPELANT QU'À CETTE HEURE IL PRENAIT SON SERVICE AU VOLANT DE SON TAXI, PLUS SEUL DANS SA ZONE SUR LA PLACE DE LA CONCORDE QUE SUR CE CARGO AU MILIEU DE L'OcéAN INDIEN.

AUJOURD'HUI, LE SOLEIL N'ÉTAIT QU'UN HALO TIMIDE FILTRÉ PAR LE BROUILLARD



CAFÉ, CAPITAINE ?

SACRÉ YANGO ! SANS LUI, CE BATEAU N'AURAIT PAS D'ÂME ...



... ET LE CAFÉ N'AURAIT PAS CE
POTU GÔÛT DE CHICORÉE QUE
LUI SEUL SAIT LUI DONNER.



A'BORD, PAS DE JOURNAUX DU MATIN A'INGURGER
AVEC LE PETIT DEJEUNER; SEULEMENT QUELQUES
COMMENTAIRES DE YANGO.

AUCUNE TRACÉ DU
CLANDESTIN
"ACROIRE
QU'IL
S'EST
VOLATILISÉ



TU L'AS RÊVÉ,
GELVI-LÀ !

TON CAFÉ EST TOUJOURS AUSSI
DÉGUEULASSE, MAIS IL RÉCHAUFFE !



... PAYEZ-VOUS
UN AUTRE
CAMBUSIER !
OU ALORS ...

FAITES COMME MOI...
BUVEZ DU THÉ
LE MATIN ... DU THÉ
NOIR DE CHINE

MOMBI... FAUDRA
QUE J'ESSAYE



TIENS ... LA VUE SE DÉGAGE

REGARDEZ ! ON APERÇOIT
NACARO ! ON DISTINGUE
MÊME LE PALAIS DU
DICTATEUR QUI
DOMINE L'ÎLE !



QUAND NOUS SERONS AU PORT, MESURE TES
PAROLES... SI TU NE VEUX PAS RIER,
GROSSIR LE NOMBRE DES DÉTENUÉS POLITIQUES

N'AVEZ CRAINTE ! YANGO A APPRIS
A MANIPULER
VOTRE LANGUE
BARBARE AVEC
UNE INFINIE
PRÉCAUTION.



COMME VOUS DITES :
"JE PÈSE MES MOTS
AVANT DE LES MÂCHER"



...POUR L'INSTANT



.....



PARCE QU'UN JOUR
VIENDRA OÙ TOUS CES
FUMIERS CRÈVERONT



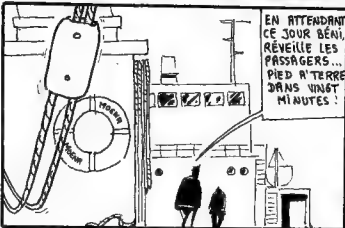
ET CE JOUR-LÀ, NOUS POURRONS
ENFIN LAISSER ÉCLORE DANS
LES MOTS TOUTES LES FLEURS
SAUVAGES QUI S'ÉTOIENT
DANS NOS CŒURS DE POÈTES



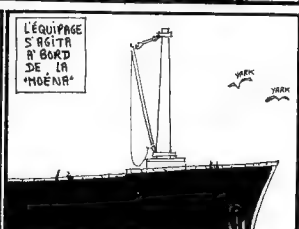
MON CŒUR DE POÈTE
APPRÉCIE LES DÉLICATESSES
DE TA PROSE, VÉNÉRABLE
MAÎTRE...



TU TE
PAYES
MA
TÊTE?



EN ATTENDANT
CE JOUR BÉNI,
RÉVEILLE LES
PASSAGERS...
PIED A'TERRE
DANS VINGT
MINUTES !

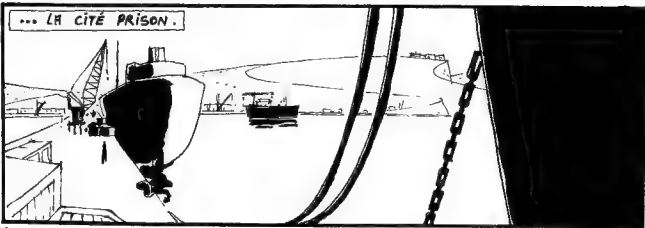


L'ÉQUIPAGE
S'AGITA
A'BORD
DE LA
"MOËNA"

LE CARGO ENFONÇA SON NEZ
DANS LES TENAILLES QUE FORMAIENT
LES DIGUES DU PORT DE NACARO...



... LA CITÉ PRISON.



A 80 MILLES DE LA, UN CHARLUTIER
PROVIDENTIEL FAISAIT ROUTE
DANS LES TRACES DE LA "MOËNA"



CAPITAINE ! UN
HOMME EN DÉTRESSE
QUI NOUS FAIT
DES APPELS !

EXACT ! MAIS
QU'EST-CE QU'IL
FABRIQUE, CET
ÉNERGUMÈNE,
SUR SON ROCHER ?



STOPPEZ LES MACHINES
SANS MODIFIER LE CAP
ET QU'ON METTE UN CANOT
À LA MER... ET QU'ON
ME RAMÈNE CET ERMITÉ

??...DES
TERMITES



STOPPEZ
LES MACHINES !

?? DES
TERMITES



DES TERMITES ?? VOUS ÊTES SÛR ... MAIS
CE QUE VOUS NOUS DITES LÀ EST
EXTRÊMEMENT GRAVE, PROFESSEUR !
IL FAUT SANS TARDER PRÉVENIR LE
CAPITAINE !

JE DIRAIS MÊME PLUS :
IL FAUT LE PRÉVENIR
SANS TARDER !



MILLE MILLIARDS DE MILLE SABORDS !
MAIS QU'EST-CE QUE C'EST ENCORE
QUE CETTE HISTOIRE DE TERMITES !

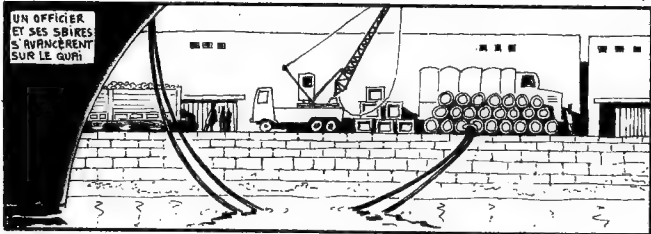
CE GARS-LÀ
PEUT DIRE QU'IL
A DE LA CHANCE



PAR MIRACLE, 'SLAWSKI' (C'ÉTAIT LUI !)
S'ÉTAIT TIRÉ D'AFFAIRE EN ATTEIGNANT
UN RÉCIF À LA NAGE.



UN OFFICIER
ET SES SOUS-ORDONNÉS
S'AVANCÈRENT
SUR LE QUAI



CONTRÔLE DE LA CARGAISON.
AU AVEZ-VOUS À BORD,
CAPITAINE ?



DES "DIVERSES"...
VOUS TROUVEREZ
LE DÉTAIL
DANS LE MANIFESTE
QUE JE REMETTRAI
AU BUREAU DES
DOUANES ...
J'AI AUSSI 3 PASSAGERS.
LEUR IDENTITÉ EST
CONSIGNÉE DANS LE
LIVRE DE BORD...
VOYEZ ÇA AVEC LE
LIEUTENANT DURK



AH! IL Y A AUSSI
UNE CAISSE
DESTINÉE
AU GÉNÉRAL
"MOBODA".
MR BANK
VOUS EXPLIQUERA

MR BANK ?

OUI... NEU... LE
CONTENU DE CETTE
CAISSE N'EST PAS MENTIONNÉ
SUR LE MANIFESTE POUR
DES RAISONS



JE SUIS AU COURANT,
MR BANK !



CONDOR SALUA LE PROFESSEUR ET SON ASSISTANTE, QUI
SEMIENENT PRESSÉS D'ENTAMER LEURS TRAVAUX

BONNE CHANCE !

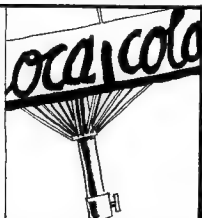
J'ESPERE QUE
NOUS NOUS
REVERRONS,
CAPITAINE.
NOUS NAVONS
PAS PU
ÉCHANGER
3 MOTS
DURANT
CETTE
TRAVERSEE.

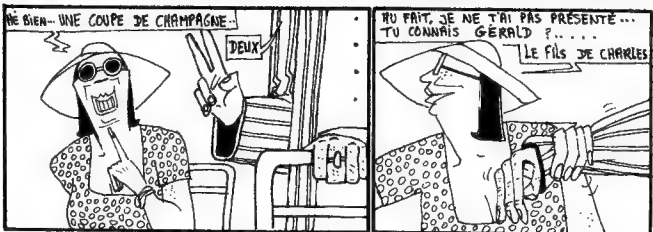
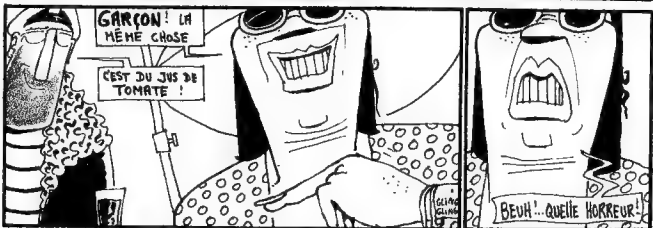


BUREAU DES DOUANES



LUI, L'AVENTURIER DES BAR DU PORT; HABITUÉ DES COMPTOIRS, TOUJOURS PRÊT JARDIS, A' CHOQUER LE VERRE ET A' REMETTRE LA SIENNE; IL S'ÉTAIT RANGÉ DES BOUTEILLES ET, AUJOURD'HUI, LES DISCOURS DITHYRAMBIQUES DES PILIERS DE BAR L'ENNUYAIENT. DE CE TRUCULENT PERSONNAGE QU'IL AVAIT DÙ ÊTRE, IL NE RESTAIT QU'UN OURS TRISTE NAVIGANT EN SOLITAIRE.





OH NON, CONDOR N'AVAIT PAS OUBLIÉ CETTE SOIRÉE...



GERALD EST JOURNALISTE
UN JOURNALISTE QUI
"MONTE" FIGURE-TOI
QU'IL A REUSSI A
INTERVIEWER LE
GENERAL MORODA
DANS SON PALAIS

QUEL DRAPEAU
VOUS ETES
FOUTRE ?
VOUS ?
TROUVES

... NI SON PROLONGEMENT DANS UNE DES CHAMBRES
"ENTRÉES DU CONTINENTAL" ... CHAMBRE ... A ...



CHAMPAGNE,
CHOU ?

IL A MÊME OBTENU
DE LE FAIRE POSER
POUR UNE PHOTO
DEVANT SON TABLEAU
DE CHASSE, ET EN
EXCLUSIVITÉ POUR
SON JOURN... AL

ET CETTE CHAISE, FACE AULTE, HABILLÉE POUR
LA NUIT DE SON SMOKING DE LOCATION ET QUI
LES REGARDAIT FAIRE L'AMOUR
LUI, ET CETTE MILLIARDAIRE
DÉSABUSÉE ...



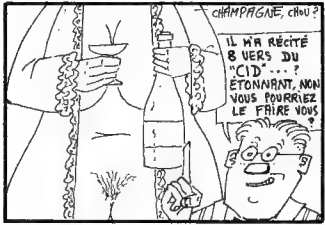
JE VAIS PEUT-ÊTRE VOUS
SURPRENDRE, MR CONDOR,
MAIS LE GENERAL EST UN
HOMME QUI GAGNE À ÊTRE
CONNU ...
UNE PERSONNALITÉ

AVEC LA MUSIQUE EN PRIME ... JAZZ ... JAZZ ...
UN SAX TRAINARD QUI VOMISSAIT UNE PALE
IMITATION DE
"LESTER YOUNG"



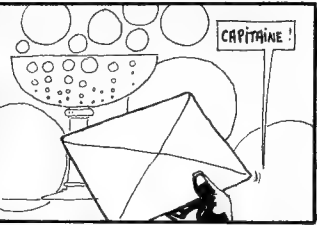
JAZZ

POLITIQUEMENT, C'EST
SANS DOUTE UN HOMME
TRÈS DUR, MAIS IL
N'EST PAS DÉNUÉ DE
QUALITÉS, ET EN PLUS,
TRÈS CULTIVÉ.

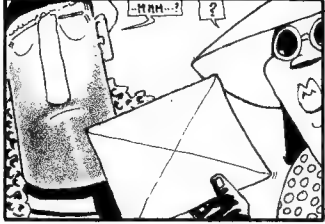


CHAMPAGNE, CHOU ?

IL MA RACITÉ
8 VERS DU
"CID" ... ?
ÉTONNANT, NON
VOUS POURRIEZ
LE FAIRE VOUS ?



CAPITAINE !



-HAH... ?



UN JEUNE INDIGÈNE
RAMÈNE
CONDOR
À LA
RÉALITÉ

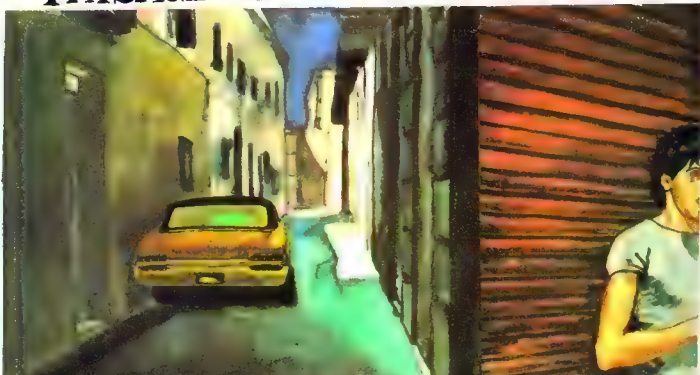
POUR
VOUS,
CAPITAINE



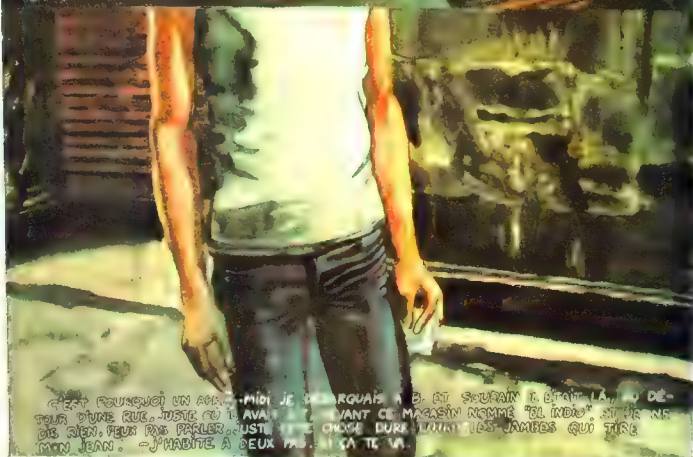
EXCUSE-MOI,
MA VIEILLE!
...
UN TRUC
URGENT
ON SE VOIT
PLUS TÂRD!



PAYSAGE DE LA MORT



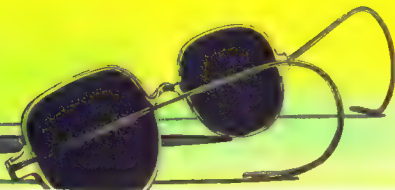
ON ÉTAIT ENCORE À GAZA-CITY QUAND PEPITO ÉTAIT RENTRÉ, IL A DIT :
 "TA MÈRE EST EN VILLE !" C'ÉTAIT LES DÉPUTÉS QUI AVAIENT EU CETTE IDÉE GENIALE,
 FAIRE DONNER LES MÈRES ET ÉFFECTIVEMENT, ÇA ÉTAIT TROP DANGEREUX
 IL A DONC PRIS À SE SÉPARER, TROP RÉPÉTABLEMENT, LES DEUX.



C'EST RAUSQUE UN AGENT, MILO JE DÉMARQUAIS À B. ET SORAIN ÉTAIT LÀ, AU DÉ-
 TOUR D'UNE RUE, JUSTE AU 1. AVANT, IL Y AVAIT CE MAGASIN NOMMÉ "EL INDO". ET IL NE
 DE RIEN, PEUX PAS PARLER, JUSTE UNE CHOSE DURE, L'UN DES JAMBES QUI TIRE
 MON JEAN. - J'HABITE À DEUX PAS, IL CA TE VA.



DISONS QUE CETTE VILLE (B) AVAIT SALE
RÉPUTATION, L'ÂGE MOYEN DE LA POPULATION
ÉTAIT DE SOIXANTE-HUIT ANS, ET LES SAUVETEURS
AFFECTÉS À LA PLAGE ÉTAIENT PLUS SOUVENT APPELÉS À
SECOURIR LES VICTIMES D'INFARCTUS QU'À RAMENER LES
Baigneurs EN DIFFICULTÉ. MAIS APRÈS C'ÉTAIT DEVENU
PEU À PEU LA VILLE DES LYCAONS, LE GRAND RASSEMBLEMENT, ET
TOUS LES VIOQUES S'ÉTAIENT TIRÉS, LES LYCAONS
AVAIENT COMMENCÉ PAR SE FAIRE
ENGAGER COMME CHIENS DE GARDE,
ET ENSUITE, ILS AVAIENT PRO-
CÉDÉ COMME À L'ACCOUSTOMÉE.





ÉTOURDIEMENT, NOUS POURRIONS NOUS RIVER LES MEILLEURS VÉGÈTES DE LA MONTAGNE.
EST-CE BIEN NECESSAIRE DE DIRE QUE NOUS N'EN AVONS MÊME PLUS LE COURAGE. VOUS
SAVIEZ, NOUS SOMMES PEUT-ÊTRE LES DERNIERS LYCAONS DE CETTE FOUTUE VILLE, TOUS LES AU-
TRES SE SONT TIRÉS À L'ANNONCE DE SA DESTRUCTION. COMMENT NOUS L'AVONS POURSUIVI ?

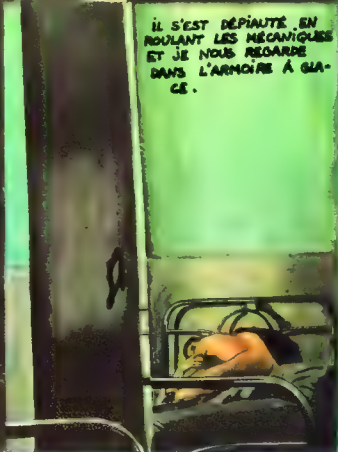


NOUS, PAS ENCORE AU COURAGE D'ÊTRE ENCORE PLUS BELLÉRE
RECUE ? AVEC PERDIO, NOUS ÉTIIONS TOMBÉS D'ACCORD,
"COMME ON PEUT PAS VIVRE TOUT LE TEMPS, SA BIENTÔT MONTAGNE, C'EST CE QU'IL
DIS TOUJOURS."





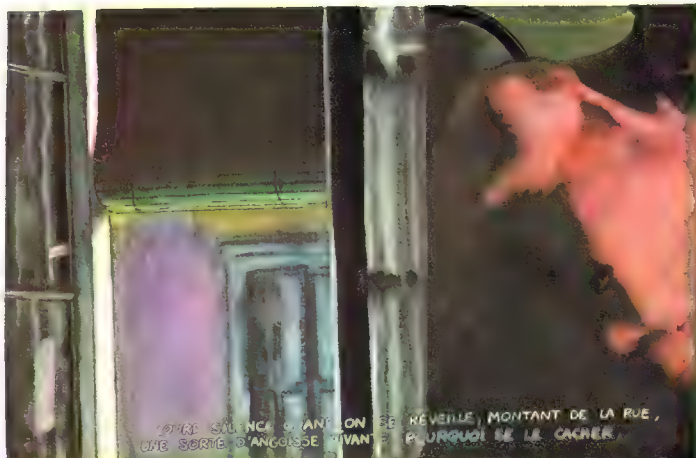
- NOUS ALLONS MOURIR LÀ, EN TORTILANT EN COIL.



IL S'EST DÉPIANTE EN
ROULANT LES MÉCANIQUES
ET JE NOUS REGARDE
DANS L'ARMOIRE À GLA-
CE.

VOUS POUVEZ VOUS REVENIR EN PLAINES MÛT,
PASSER PAR LA, PÉNÉTRER. VOUS VOYEZ UNE BU
DE LYCAONS QUI MONTRE LA GARDE, ET VOUS
MONTREZ VOTRE SIGNÉ DE CROIX.

EN BIEN, DÍSONS QUE LE GOUVERNEMENT
S'EST DÉCÍDÉ Á FRAPPER UN GRAND COUP.
NOUS AVONS ORDONNÉ LA DESTRUCTION DE
CETTE VILLE QUI SERT DE TROU Á RATS Á TOUS
CES DÉGÉNÉRÉS QUI SE FONT APPELER LY...
LYCAONS. NOUS ALLONS LES LIQUIDER, C'EST
AUSSI SIMPLE QUE ÇA,



UNE SILENCE D'ANT, ON SE RÉVEILLE, MONTANT DE LA RUE,
UNE SORTIE D'ANGOISSE "IVANT" POURQUOI SE LA CACHER.



EN ÉCOUTANT D'UN CÔTÉ, C'EST UN ÉCART.
FRÉMISSANT À CÔTÉ DE LUI, PLAIS INTÉRIEURE VAGABONDE.
"EH, JE VAIS ALLER VOIR C'QUI S'PASSE!"

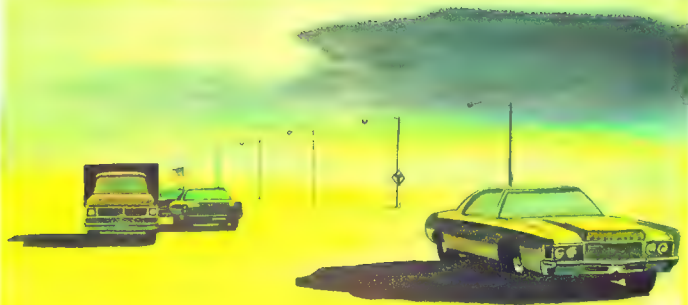


* BON SANG, YES CHÉRIE
SURES CHOCOTTENT, 7120 Q¹⁰⁰



C'EST EN BAS QUE ÇA SE PASSE,
LA RUE A DE L'EAU JUSQU'AUX
CHEVILLES, ON DIRAIT QU'ILS
ONT FAIT SAUTER CES
FOUTUES DIGUES.

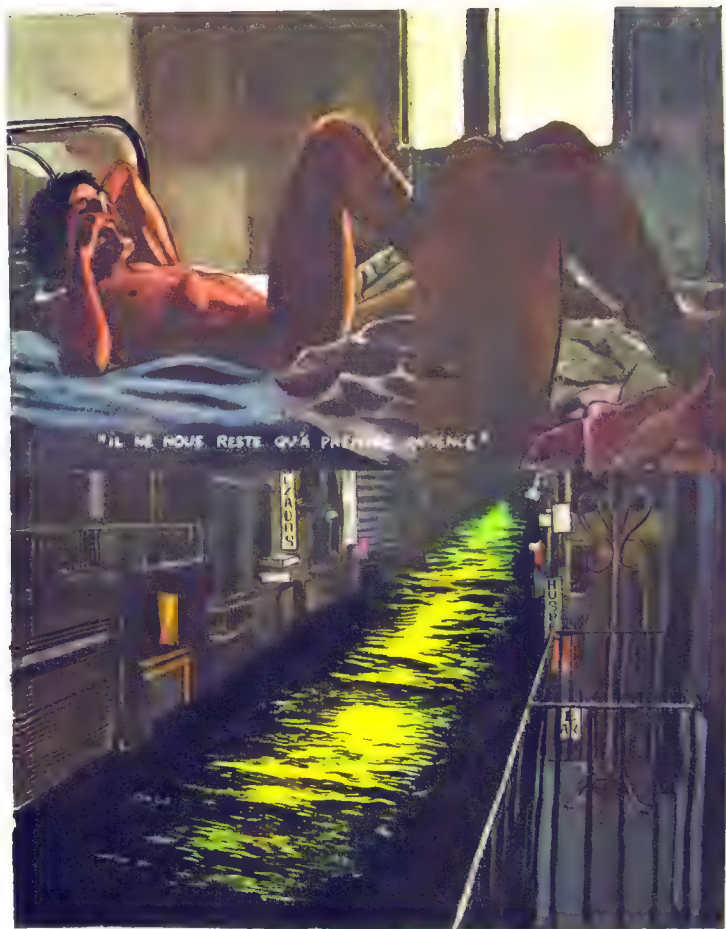


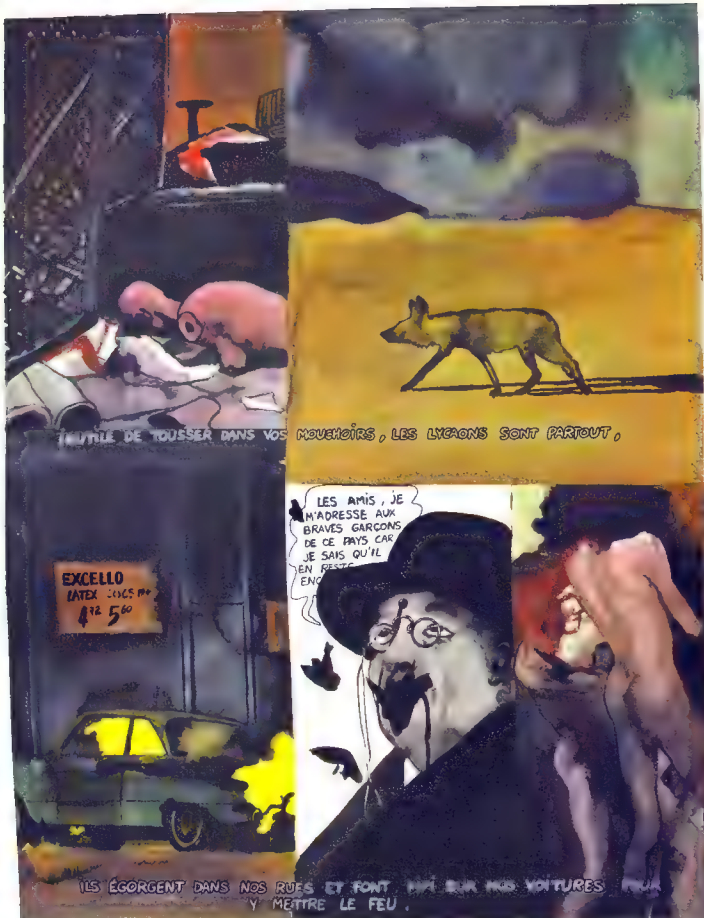


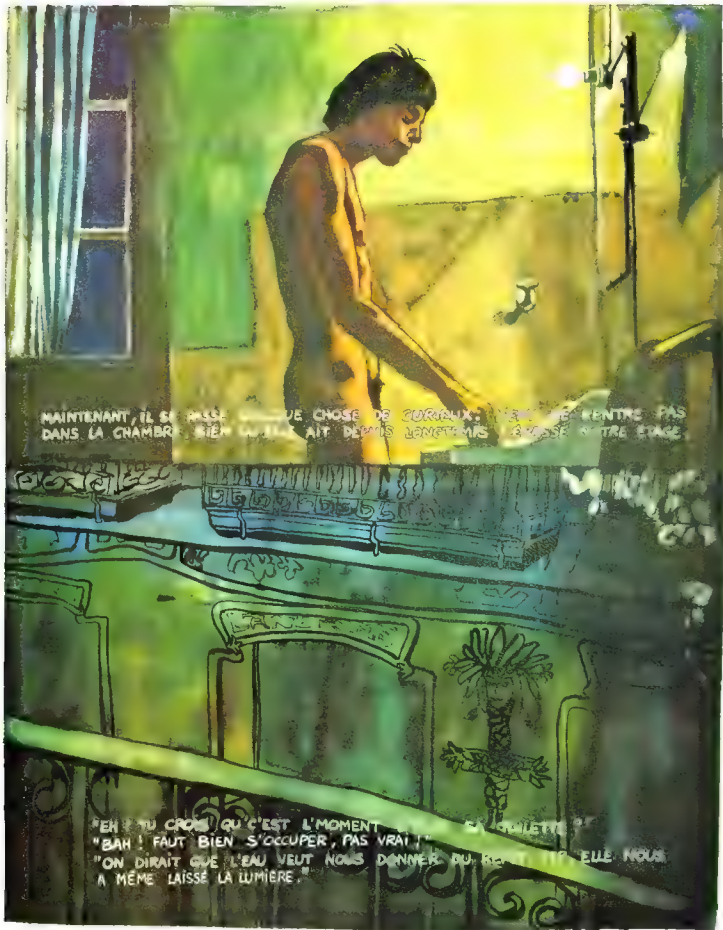
VOUS NE POUVEZ PAS VOUS TROMPER, AUX ABORDS DE B. LES VOITURES DES DERNIERS HABITANTS QUI VOLAIENT RIR SÈCHENT SOUS LE SOLEIL SPÉCIAL QUE DONNE CE PAYSAGE QUE NOUS CONNAISSONS BIEN ET QU'ON RETROUVE, PARTOUT OÙ IL Y A DU LYCÉE. C'EST LE PAYSAGE DE LA MORT. ET LES VOITURES QUI ARBORENT LE PAVILLON PANAMÉEN Y PASSENT COMME LES AUTRES.



CE PAYSAGE EST TELLEMENT VIVACE QUE RIEN NE PEUT L'ARRÊTER, IL PASSE À TRAVERS TOUS LES DÉCORS, TRAVERSE TOUS LES VISAGES. IL SIGNIFIE : NOUS ALLONS MOURIR.







MAINTENANT, IL SE FAIT UNE CHOSE DE CURIEUX: L'EAU NE MONTRE PAS DANS LA CHAMBRE. RIEN DU TOUT AIT DEPUIS LONGTEMPS ÉMISSE NOTRE ÉTAGE.

"EH ? TU CROIS QU'CEST L'MOMENT ?"
"BAH ! FAUT BIEN S'OCCUPER, PAS VRAI ?"
"ON DIRAIT QUE L'EAU VEUT NOUS DONNER DU RENFORT. ELLE NOUS A MÊME LAISSÉ LA LUMIÈRE."



HORRIFIÉS, PEPI ET MOI
VOYONS PASSER CETTE SALOTERIE
DE REQUIN OU JE NE SAIS QUOI.
UN COUP DE QUEUE ET NOUS
SOMMES FAITS.

"NOUS ALLONS MOURIR LÀ EN
TORTILLANT DU CUL". J'SAIS PAS
C'QUI S'PASSE. L'ASSITUDE, DE-
SENCHANTEMENT, TOUT ÇA ME
LAISSERAIT PARFÈITEMENT FROID
S'IL N'Y AVAIT. "LA LUMIÈRE
COMMENCE À BAISSER, PEPI!"
S'IL N'Y AVAIT.

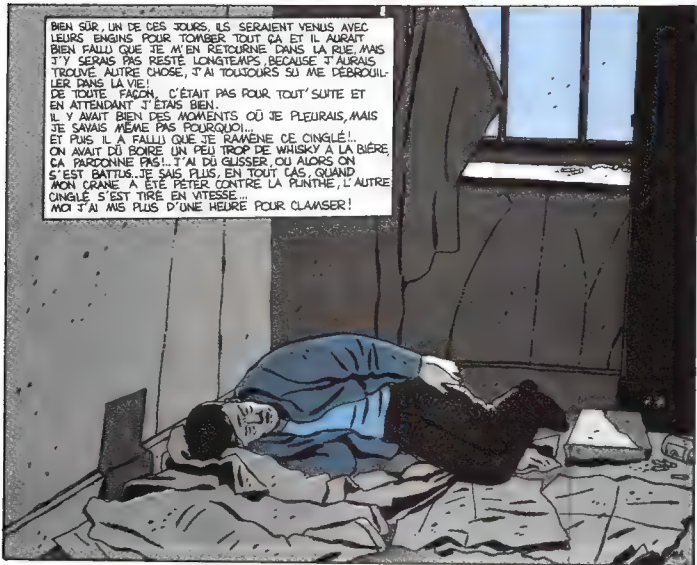
ICI, J'ÉTAIS BIEN, PERSONNE VENAIT JAMAIS M'EMBÊTER...



AVANT C'ÉTAIT L'IMMÉDIBLE ROTHSCHILD: IL Y A DES DOUBLES FENÊTRES ET ON ENTEND RIEN, ON PEUT DORMIR. C'EST PAS COMME DEHORS!...



BIEN SÛR, UN DE CES JOURS, ILS SÉRAIENT VENUS AVEC LEURS ENGINS POUR TOMBER TOUT ÇA ET IL AURAIT BIEN FALLU QUE JE M'EN RETOURNE DANS LA RUE, MAIS J'Y SÉRAIS PAS RESTÉ LONGTEMPS, BECAUSE J'AURAIS TROUVÉ AUTRE CHOSE, J'AI TOUJOURS SU ME DÉBROUILER DANS LA VIE!
DE TOUTE FAÇON, C'ÉTAIT PAS POUR TOUT'SUITE ET EN ATTENDANT J'ÉTAIS BIEN.
IL Y AVAIT BIEN DES MOMENTS OÙ JE PLEURAIS, MAIS JE SAVAIS MÊME PAS POURQUOI!...
ET PUIS IL A FALLU QUE JE RAMÈNE CE CINGLÉ!... ON AVAIT DÛ BOIRE UN PEU TROP DE WHISKY À LA BIÈRE, ÇA PARDONNE PAS!... J'AI DÛ GLISSER, OU ALORS ON S'EST BATTUS..JE SAIS PLUS, EN TOUT CAS, QUAND MON CRÂNE A ÉTÉ PÉTÉ CONTRE LA PLINTHE, L'AUTRE CINGLÉ S'EST TIRÉ EN VITESSE...
MOI J'AI MIS PLUS D'UNE HEURE POUR CLAMSER!



J'ABOUTIS CHEZ LES BLAQS À LA SUITE D'UNE TENDRETE QUI AVAIT VOLEMENT REQUÊTE NOTRE PÂQUEMENT SUR LES RUEUSES ET HOSTILES CÔTES BIRMANES DU GOLFE DU BENGALÉ.

JE ME RENDIS VITE À L'EVIDENCE. A PART LE CAPITAINE, J'ÉTAIS LE SEUL SUR VIVANT J'AVAIS PERDU MA FEMME, MA FILS, MES DEUX FILLES, MA MÈRE ET MES BEAUX-PARENTS.

MON PÈRE, LA TÊTE HAUTE, RAIDE ET FIER, S'ENFONÇAIT LENTEMENT AVEC SON BATEAU.

JE M'AGRIPPAI À UN RECIF ROCHER QUE JE SENTIS QUE JE NE POUVAIS PLUS RIEN FAIRE. J'EUS LE TEMPS, AVANT QUE LE NAVIRE NE SOIT ENTIÈREMENT ENLOUTI, DE LANCER À MON PÈRE, PERCHÉ

UNE TÊTE VERTE, PUIS DES PLAQUES ROUGES, DES ÉCHOS BLEUES, DES ÉCLAIRS NOIRS, PUIS RIEN.

JE ME RÉVEILLAI SUR LA TÊTE VERTE CASQUETÉE DE CAPITAINE. MAIS PLUS DE PLAQUES NI D'ÉCHOS NI D'ÉCLAIRS. JE COMPRIS PAR LA SUITE QUE CES IMAGES N'AVAIENT ÉTÉ SUGGÉRÉES PAR UNE GRANDE FAIBLESSE BIEN EXCUSABLE APRÈS UN MALFONCTIONNEMENT IMMÉDIAT L'ÉVALUANT.

JE ME TROUVAIS DANS UNE CAVERNE VMIENNE, AU MILIEU D'HOMMES ET DE FEMMES VERTS. CELUI-LÀ CASQUETÉ SE TOURNA VERS LES AUTRES ET LEUR EXPLIQUA UN TRUC DANS UN CHARABIA INCOMPRÉHENSIBLE POUR MOI. BON, D'ACCORD, MAIS AUSSI POUR LES AUTRES PUISQU'ILS SE REGARDERENT EN SE

IMPOSSIBLE DE REMUER LE PETIT DOIGT; LA C'ÉTAIT PAS NORMAL; JE SENTIS QUE J'ÉTAIS ATTACHÉ, ATTACHÉ À DU DUR, DU SUPER DUR, DU ROCHER! NON? NON RÉCIFI! NON? NON? NON RÉCIFI! NON RÉCIFI!

POUR LA PREMIÈRE FOIS, J'EUS PEUR.

JE REVIS ARRIVER LES PLAQUES ET LES ÉCHOS. MAIS CE N'ÉTAIT PAS LE TEMPS DE ROUILLEUR, ET JE PARVINS À DEMEURER CONSCIENT. LES HOMMES VERTS ME FAISAIENT PAS ATTENTION À MOI; MIEUX, ILS SEMBLAIENT M'IGNORER VOLONTAIREMENT. ILS ÉCOUTAIENT TOUJOURS EN CROULANT DE RIRE LES BÊTES DE L'AUTRE ET, CHOSE INCROYABLE, PLUS LE CAPITAINE FAISAIT RIRE DES CORAIGNS PLUS JE ME SENTAIS FAIBLE ET, SENSATION AFFREUSE, MON RECIF SEMBLAIT RAMOURRONDRE DE LA TEMPÉRATURE, ET UN LÉGER MOUVEMENT RYTHMÉ SEMBLAIT LE SECQUER.

ÉTAIT-CE LA FRINGALE QUI ME FAISAIT DEURER OU BIEN MON ROCHER PRÉSENT-IL VIE? PRÉNAIT-IL MA VIE?

J'ÉTAIS PÉNÉTRÉ DE CETTE HYPOTHÈSE QUI DEVENAIT ÉPOUVANTABLE CERTITUDE. NON, JE NE FINIRAIS PAS ABSORBE PAR CETTE CHOSE INCOMPRÉHENSIBLE. C'ÉTAIT UNE CHOSE INCOMPRÉHENSIBLE. NON!

Soudain, tout devint noir dans mon esprit. HORREUR! UNE PARTIE DU PROCESSUS AU MOINS, ME PARUT IRREVERSIBLE. J'ÉTAIS PERDU!

CETTE LUCIDITÉ CHAGGA MA PEUR ET JE ME MIS À CONSTITUER CALÈMENT LA CHAÎNE QUI M'OTAIT LA VIE. LA CASQUETTE DE MON PÈRE SUR L'HOMME VERT QUI PARLE, PARLE... UN LANGAGE QUE JE CONNAIS. CERTAINS SONS, PAR BRIBES, ME SONT FAMILIERS... OU PLUTÔT CERTAINS GROUPEMENTS... CET HOMME VERT COIFFÉ DE LA CASQUETTE DE MON PÈRE REPÈTE À UNE VITESSE FULGURANTE TOUS LES MOTS QU'A PRONONCÉS PAPA DANS SA VIE, MAIS À L'ENVERS!! CE FAISANT, IL PREND PETIT À PETIT ROSSION DE MOI ET INSUPPÈRE CETTE PRISE À CE QUE JE VOISE PLUS APPELER MON RECIFI. AIDE EN CELA PAR LES RIERS DONT LES ONDES SOUBRES(A) ROSSENT LA SOUPLESSE REQUISE POUR CE GENRE D'EXERCICE.

À MESURE QUE J'AVANÇAIS DANS MON RAISONNEMENT, JE VIOU QUE LES RIERS SE FAI-

SAIENT MOINS HYSTERIQUES, QUE LE DEBIT DU CASQUETTE SE FAISAIT MOINS RAPIDE... PEUT-ÊTRE QU'EN ME CONCENTRANT BIEN, J'ARRIVERAIS À M'APPROPRIER SON TEXTE ET À LE RENVERSER. C'ÉTAIT INGENUE, MAIS QU'EST-CE QUE JE N'ÉTAIS PAS DE PLUS LE DEBIT DE CETTE AVENTURE?

JE ME RAPPELLAIS LES 1600 D'J'ESSAYAIS, GARDANT DE SURVEILLER LES RAYONS D'UNE ROUE QUI TOURNAIT SUR LES PÔLES ÉLECTRIQUES DÉFILANT À TRAVERS LA PÉNETRE D'UN WAGON. J'Y PARVENAIS L'ESPRIT D'UNE SECONDE ET PUIS DE PERDAIS IRREVERSIBLEMENT.

MAIS CETTE FOIS, MA VIE ÉTAIT EN JEU. J'ARRIVAIS À L'HOMME À LA CASQUETTE GRIMACANT SES SYLLABES DÉVIAIENT PERCEPTIBLES, LE RECIF SE RAIDISSAIT, J'ALLAIS REDEURIR, J'ALLAIS REDEURIR À RETOURNER LE DÉSORDRE.

JE RECONNUS UNE PHRASE DE PAPA: "J'ÉCROUQUÉ TU VAS EN PRENDRE UNE".

JE LA MURMURAI À L'ENVERS. PENDANT QU'IL ESSAYAIT DE LA TERMINER À L'ENVERS, J'ALLAIS GAGNER. IL REPARAIT DANS LE BON SENS. LES AUTRES PLEURAIENT. LA VIE ME REVENAIT. QUELQUES HEURES PLUS TARD, JE COMPRIS "MERCI PÉTON". LES DERNIERS MOTS DE MON MALVIRE PÈRE ET L'HOMME SE TUT. DES COMMISSIONS GAGNÈRENT PAR TERRE, MORTS DE CHAGRIN, SANS DOUTE. IL ENLEVA LA CASQUETTE, LA JETA AU LOIN ET S'ÉCROULA.

JE, COMPRIS QUE JE VERAIS D'EXTERMINER LES DERNIERS REPRÉSENTANTS DU GÉNÉRAL PEUPLE DES RECIFS. CES GÉNÉRALISÉS DE CAPITAINE COURAGEUX DÉCIMÉS PAR LA SALE HABITUDE DES MARINS DE NAVIGUER SANS LEUR FAMILLE.

JE N'ÉTAIS QUE COMPLAINEMENT ATTACHÉ AU RECIF AYANT REDEVENU MES FORCES JE PUIS APPRACHER MES LIENS. JE DEVORAI UN VERT DOUTOR, ABOUSSIS. UN VIENT BESOIN SEXUEL SUR UNE SUPERBE VERTE ENCORE CHAUDE, RAMASSAI LA CASQUETTE ET QUITTAI LA GROTTA PAR UNE FAULLE DISCRÈTE.

AUJOURD'HUI, LORSQUE, CONSULTANT LA MYTHOLOGIE, JE LIS: LES BLAQS, PEUPLE DES RECIFS, ÉTAIENT LE PLUS GAI DES PEUPLES, MAIS AUSSI LE PLUS SENSIBLE, JE ME PEUX M'EMPECHER DE RAJUSTER MA CASQUETTE EN FRISSEMENT.

Hugot



SUR LA PLUS HAUTE CHEMINÉE. CAPITAINE! LE SALUT! LE SALUT!

MERCI, FIOTON. J'AI ME RÉPONDIT.

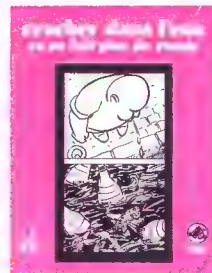
IL AVAIT OUBLIÉ LE SALUT MILITAIRE. IL RAMENA JUSTE À TEMPS LA MAIN DROITE SUR SA TÊTE, UNE VAGUE FIT DISPARAITRE. JE L'APERÇUS UNE FOIS ENCORE, SA CASQUETTE AVAIT ÉTÉ ENPORTÉE. IL NE SEMBLA QU'IL SALUAIT DES DEUX MAINS...

"ON DIRAIT QU'IL N'AGE LE FUMIER", PENSÉ-JE DE L'ESPACE D'UN ÉCLAIR. MAIS JE CHASSAI AUJOURD'HUI CETTE PENSÉE LOUE EN MAINE TEMPS QU'UNE NOUVELLE VAGUE ME ASSAULT DEFINITIVEMENT L'IMAGE DE MON PAPA. ENCORE UNE VAGUE ET REVOLA LA CASQUETTE DESSOUS LA CASQUETTE;

GRATTANT LE CRÂNE. PUIS, SOUDAIN, UN FORMIDABLE DE CHÂTIMENT D'ALLÈGRESSE. LE PETARD, DANS LA CAVERNE! JE REVIS DES PLAQUES, DES ÉTOILES, DES ÉCLAIRS.

LORSQUE JE REPRIS MES ESPRITS, LA CAVERNE ÉTAIT TOUJOURS LA. JE REPERAI TOUT DE SUITE MON CAPITAINE. IL CONTINUAIT SON CHARABIA DEVANT LES AUTRES ÉCROULES DE RIRE.

Soudain, une TERRIBLE DOULEUR ME FOURRAGEA LES ENTRAILLES. UNE FAIM TERRIBLE, L'INTENSITÉ DE LA DOULEUR ME LAISSA PENSER QUE JE N'AVAIS PAS BOUFFÉ DEPUIS AU MOINS HUIT JOURS. IMPRESSION CONFIRMÉE PAR UNE GRANDE FAIBLESSE REVELÉE LORSQUE JE VOULUS BOUGER.



ENCORE UN BOUQUIN OU DEUX AVANT LA BAGARRE

Malgré la ponction sévère que prélèvent hebdomadairement les poétiers sur les paquets de services de presse (il semble que c'est en recrudescence) (1), quelques bouquins me sont encore parvenus avant les vacances, que j'ai lus pendant ; vous allez en lire la critique après, ça va-rait un enchaînement logique.

Guégan. Celui-là, il date de long-temps, mais je l'avais oublié dans ma liste la dernière fois. Tu me pardonnes, collègue ? C'est bien sûr publié au Sagittaire, ça s'appelle *Oui Mai*, et sur la couverture (celle qui est amovible) il y a une vamp des années 40 ; mais si on la fait glisser, la couverture (pelliculée), on voit l'autre couverture, la vraie, avec dessus la bonne bouille de Guégan avec ses grosses moustaches. C'est une ruse. Guégan, depuis, a rasé ses moustaches. Encore une histoire de femmes, je dirais.

Oui Mai, c'est de la poésie, en vers comme on dit livres, ou Guégan se raconte jeunot, quand il hantait les ruelles de Marseille et qu'il avait ses premiers émois sexuels en lorgnant les putes. Ça évoque un peu tous ces films du « nouveau réalisme » qu'on voit ces temps, mais c'est mieux écrit par Guégan (qui a été critiqué aux « Cahiers du cinéma ») que c'est en général filmé par les autres. On peut penser à Prévert, à Cendrars, à tout ce qu'on voudra.

C'est comme ça :

*J'ai rencontré
l'étrangère
rousse digitale
à deux mains de washington
square
entre l'Italie
des dry cleaners
et le chinatown
des clocharés célestes
elle ne voulait pas
m'affirmer-elle
que les kids
prennent du poil au menton*

Bien sûr, un extrait si rapide, ça donne rien. Mais en vrai, ça s'avale comme du petit-lait. C'est même le seul ennui : on a fini en un quart d'heure. Mais

rien n'empêche de tout recommencer à zéro après.

Le dernier dimanche de Sartre. C'est de Jean-Pierre Enard et c'est aussi paru au Sagittaire. Qu'est-ce qu'ils publient comme bons bouquins ! Bukovski, vous connaissez ? Vous devriez, en tout cas. Eh ben, Bukovski, c'est eux aussi, avec les Humanoides Associés. Mais je ne vais pas parler de Bukovski. Pour en revenir à *Dernier dimanche*, l'auteur, pas dégonflé, le mec, a pris comme « héros » le père Sartre, tout simplement. Il raconte ce qu'il fait un dimanche. Et qu'est-ce qu'il fait, Sartre, le dimanche, ce dimanche ? Il se balade, il attend Simone, il rentre dans un bistrot, il lorgne un peu les filles, mais il est presque aveugle, alors ! C'est écrit comme écrivait Sartre, très nerveux, très descriptif, behavioriste, on dirait. Et à la fin, Sartre meurt, une crise cardiaque. Non mais, ce culot ! Et si Sartre mourait d'une crise cardiaque aujourd'hui, demain ? On espère que Simone a lu des passages du bouquin à Sartre, et que Sartre a aimé. Moi, j'ai aimé. C'est fascinant, c'est comme si on pénétrait brusquement dans l'intimité d'un type follement admiré autrefois, et on s'aperçoit que ce type, eh ben, aujourd'hui, c'est un petit vieux un peu pitoyable. Mais on l'aime bien quand même, justement à cause de ça. Et puis c'est une réflexion sur la vieillesse, aussi. On est tous des futurs vieux, non ? Sauf ceux qui le sont déjà, évidemment. Les morts, ils ne lisent plus.

Beiletto. Il a publié chez Marabout, en 74, un recueil de contes fantastiques très bons (*Les temps morts*), et puis après ça un bouquin à peu près lisible, genre nouveau roman, *Les traîtres* (Flammarion). Avec son troisième bouquin, *Livre d'histoire* (Hachette), René Beiletto essaye de cerner les mystères de l'écriture, les labyrinthes de la création, quoi. Un type veut écrire un livre, et le livre écrit, c'est toutes les réflexions du type sur ce livre qu'il n'écrira peut-être jamais. Il y a des pasti-

ches de récits policier, fantastique, de S-F, psychologique. C'est pas du tout théorique, c'est au contraire constamment marquant, il y a des tas de phrases qui viennent dans le bouquin comme des cheveux dans une soupe, du genre : *Elle parlait de sa descendance d'organes en des termes si exagérés qu'on se surprénait à regarder sous sa chaise*. Ou comme ça (à propos du fantastique) : *Je ne crois pas qu'il soit de règle que les morts sortent par les nuits tourmentées, surtout depuis que les écrivains en ont eu vent*. Beiletto m'a envoyé un texte pour les « Contes de Charlie ». Je ne demande des contes qu'à ceux que j'aime bien, avant.

Boulanger. Lui, vous le connaissez. Dans *A bout de souffle*, il joue le flic au crâne rasé qui dit avec une voix éraillée, à Jean Seberg, devant le cadavre de Belmondo : *Il a dit dégueulasse*. Il a fait aussi le scénario et les dialogues de tas de films. Et en plus, il écrit – en gros un bouquin par an depuis vingt ans. Boulanger écrit dans la continuité de Marcel Aymé et d'Antoine Blondin : des petites histoires hors du temps, mais bien enracinées quand même dans un quartier, un coin de campagne, une province retirée, et avec un art du mot, de l'expression, de la phrase, qui tient parfois de la jonglerie sémantique. Boulanger, on le déteste, non pas comme un viell alcool, mais comme de la mie fraîche de pain blanc, comme un bolet persillé, comme une pêche juste mûre ce qu'il faut. Je suis d'ailleurs persuadé que Boulanger aime bien bouffer : il y a dans son écriture une truculence charnelle qui ne peut venir que de la fréquentation à haute dose des cuisines de grand-mère.

Il a publié (chez Gallimard) deux ouvrages, ces temps-ci : un recueil de nouvelles, *L'enfant de Bohème*, et un roman [à vrai dire réédition], *Miroir d'ici*. On vous les raconte pas, c'est irrécusable, et encore une fois, ce qui compte chez Boulanger, ce n'est pas l'histoire, c'est la ma-

nière. Un seul exemple : pour évoquer des musiciens en habit de soirée qui vont aux urinoirs, il écrit : *Il alla aux toilettes où douze queues de pie paraissaient à la mangeoire*. Et c'est tout le long comme ça ! J'ai demandé à Boulanger une nouvelle pour les « Contes de Charlie »...

tif de la guerre, l'invasion, l'occupation, la libération. Deblander est Belge. Je ne sais pas s'il a habité dans le genre de village qu'il décrit, mais on s'y croirait : un langage rustique, qui fait bien sentir les choses, les objets, et puis la présence des manifestations de la nature, le vent, la

font), j'ai pensé à ces grandes fresques que sont *Les chemins de la liberté*, de Sartre, et *Les Communistes*, d'Aragon, surtout que ça évoque la même époque et les mêmes événements. Deblander écrivait autrefois des histoires fantastiques dans *Fiction*. S'il m'a fait un « Conte de

SF - RAPIDO

La collection « Fantastique » du Masque a changé de proprio (c'est Jean-Baptiste Baroni) qui a pris la place toute chaude de Jacques Van Herp), donc de couverture (les dessins pâteux de Tibor Czernus ont remplacé les hideux machins américains), et surtout de politique : plus d'heroic-fantasy, mais du classique bon ton et bon goût. Dans les premiers numéros, Jean Ray ; des nouvelles des débuts de Theodore Sturgeon : un truc à éviter absolument : Le sang de Frankenstein ; deux autres à lire : Le faiseur d'épouvante, grosses ficelles mais assez marrant, et surtout La chambre dans la tour, un recueil de nouvelles d'un distingué auteur britannique de la première moitié du siècle, E. F. Benson ; du traditionnel fantômes et vieux châteaux, momies et cadavres vivants), mais bien tout ça. On peut donc dire que ça démarre pas trop mal, mais que ça pourrait encore dire mieux...

Il faut toujours jeter l'œil sur la collection « Les lendemains retrouvés » du Fleuve Noir : on y réédite les meilleurs des 800 titres publiés en « Anticipation » depuis 25 ans, ce qui, pour 8 F pièce, doit couler définitivement le sordide marché de l'occasion. Encore un de ces petits métiers qui se perd, bon Dieu ! Récemment, il y a eu Fuite dans l'inconnu, de Jean-Gaston Vandel (c'est l'auteur qui signe aujourd'hui Paul Kenny, mais qui dans les années 50 faisait de la S-F sociologique et progressiste pas sale, et ça n'a pas vieilli), ainsi que La vermine du lion, le dernier roman du toujours vert Francis Carcan (1966), une époque pittoresque et néanmoins anticolonialiste sur une planète lointaine. Deux classiques sur lesquels il faut vous précipiter.

Dans le domaine toujours florissant des anthos, il faut citer en priorité Les fenêtres internes, publié en 10 x 18. On y trouve une trentaine de

nouvelles, moitié anglo-saxonnes moitié françaises (mais oui, il y a de l'Andrevon), moitié inédites moitié parues ici ou là. Pour 15 balles (quelque chose comme ça, en tout cas...), vous avez 450 pages de textes presque tous excellents, et qui appartiennent dans la plupart des cas à de jeunes auteurs, qui font dans la « fiction spéculative », c'est-à-dire qu'ils essayent de délaissier les popopies trop encombrantes (fusées et robots) pour réfléchir un peu plus sur les rapports entre l'écriture et la spéculation sur l'environnement. Autant dire que littérairement et idéologiquement c'est solide (et ça répond au goût d'orfèvre de Bon chât), mais pas chiant pour autant, parce qu'il y a dans ces pages de l'humour, de la bagarre, de la cruauté, de la poésie. Pour tous les goûts, quoi.

La revue *Alerte!* dirigée par Bernard Blanc, un trimestriel qui fait aussi figure d'anthologie permanente, devient elle aussi pas mal du tout. Après le numéro 2 (sur les Indiens, et avec un magnifique article d'un certain Frémion sur Baader), le numéro 3, sur les rebelles, est sorti dans un format plus grand ; on y trouve justement une étude sur Jean-Gaston Vandel, mais je ne vous dis pas de qui c'est. *Alerte!* est éditée par Kesselring, de même que la collection « Ici et maintenant », où on trouve deux bouquins français de S-F politisée : Morts à l'étoile (le meilleur), de Jean-Pierre Hubert, et La Terre était ici, de Maxime Benoit-Janin. Dans la collection « Changer de fiction », au dernier Terrain Vague (collection directement concurrente de « Ici et maintenant », ce pourquoi on les met ensemble), une anthologie : Bonnes vacances, avec que des inédits français (mais oui, y'a de l'Andrevon, ben, quoi, faut bien vivre, non ?) sur le sujet se rapportant au titre. Il est seulement dommage que la parution du bouquin ait été contemporaine de la partie de grillade

de Los Alfaques : on leur a pas dit que la réalité dépassait la fiction, à ces jeunots ? Quand ce qu'ils écriront sur la prison paratra, ils auront déjà été fusillés, je parie.

Les Nouvelles Editions Opta, qu'on croyait aussi mortes que Carcan avant qu'on apprenne que c'était un autre, renaissent avec un « Galaxie bis » : Emphyrio, de Jack Vance, et un énorme C.L.A. de plus de 500 pages : Planète impopulaire, de Ewe-lyn E. Smith, qui faisait jadis mes délices dans l'ancien Galaxie, avec Sheekley, dont elle est le pendant féminin pour ce qui est de l'humour farfelu. Le Vance comme le Smith sont assez rugueux, c'est du genre épique spatiale. Seulement, ce qui est bon en G-bis l'est il bien en CLA ? Planète impopulaire vaut, tenez vous bien, 100 F. On comprend que c'est pour renflouer les caisses d'Opta, mais c'est quand même un peu lourd pour un produit aussi léger, ou inversement. A par ça, Fiction continue toujours, et même s'améliore de numéro en numéro, qu'on se le dise.

Chez Casterman, un roman assez époustouflant sur le voyage dans le temps, sujet bateau poussé ici dans ses ultimes (... jusqu'à la prochaine fois) variations : L'homme éclaté, de David Gerrold : comment un type qui a trouvé une ceinture à voyager dans le temps crée des paradoxes à la chaîne, se dédouble, devient femme, baise avec lui-même, s'engendre des descendants, assiste à sa propre mort, etc. On lit ça d'une traite et on en sort sur les roustons.

Avant de couper court (rien à voir avec ce qui précède), un autre livre à lire d'urgence : Science fiction et soucoupes volantes, de Bernard Méheust (Mercure de France, 65 F, voir leurs ! Excerpts : L'homme éclaté, Le Retire-pain de la bouche !). J'ai vu si passionnant que j'en reparlerai d'abondance une prochaine fois que j'aurai pas la bouche pleine et de la matière plein mes sabots. Bonne nuit.

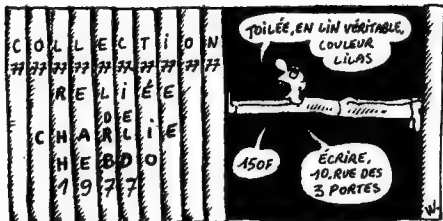
Deblander. On termine avec un roman paru il y a plus de deux ans. Et pourquoi pas ? Les bons livres, ça ne prend pas le vieux. *L'oiseau sous la chemise*, c'est vingt années de la vie d'un petit village de Belgique, entre 1925 et 1945, en gros. Des petits drames individuels qui se dissolvent dans le grand drame collec-

pluie, les odeurs, les insectes. L'auteur a des fulgurances de style qui peuvent être rapprochées du style Boulanger. Mais en même temps, il possède le don de broser une épopée quotidienne qui devient bien rare dans la littérature d'aujourd'hui : en lisant *L'oiseau sous la chemise* (c'est édité chez Laf-

Charlie » ? Bien sûr, tiens, cette question !

Andrevon

(1) Si cet article tombait sous l'œil malin d'un postier (ou assimilé) se livrant à cet exercice, j'aimerais bien qu'il m'écrive (anonymement, pardi !) pour me dire comment ça se passe, pourquoi il fait ça (pour lire les bouquins ou les revues...). J'irai même jusqu'à publier sa lettre. On n'est pas chien, dans le métier !



UN SOUVENIR! LA COLLECTION RELIÉE DE "CHARLIE-HEBDO"



SÉRIE BÊTE ET MÉCHANTE

Cebu
LE JOURNAL DE CATHERINE (n° 1) 28 F
LES AVENTURES DE MADAME POMPIDOU (n° 12) 40 pages
LE GRAND DOUCHEUR EN VACANCES (n° 28) 40 pages
LE GRAND DOUCHEUR EN VACANCES (n° 38) 20 F
MON BEAUJ (n° 42) 20 F
A BAS TOUTES LES ANIMÉS (n° 25) 25 F
CATHERINE BAUTE AU FAF (hors série) 28 F

Al Capa
LFL ARNER (n° 13) 20 F

Cervantes
LE SAVIEZ-VOUS ? (n° 1) 20 F
LE SAVIEZ-VOUS ? (n° 2) 20 F
LES AVENTURES DE DIEU (n° 28) 20 F
LES AVENTURES DU PETIT JÉSUS (n° 27) 20 F
ET LE SAINT DOIT COM (n° 20) 40 pages
LE COIN DE SURPRISE (n° 27) 20 F
LES AVENTURES DE NAPOLEON (n° 46) 25 F
OU SPARTANÈRE-LT (n° 57) 20 F

Protonaire Chom
LES JEUX DE CON DU PROFESSEUR CHORON (n° 7) 20 F
LES PICIERS BRICOLAGE DU PROFESSEUR CHORON (n° 55) 30 F

Capi
LE DERNIER SALON DU L'ON CAUSE (n° 22) 20 F
ET MOI, POURQUOI J'AI PAS UNE BARANNE ? (n° 42) 20 F
LES VIEILLES PUTES (n° 54) 28 F

Détail de Ton
ON PEUT COGNER, CHEF ? (n° 25) 20 F

Fournier
LA VIE DES GENS (n° 11) 30 F
OU ON VA ? J'EN BAISS RIEN, MAIS ON Y VA (n° 25) 20 F

Gina
IL SEY FOU (n° 42) 20 F
IL EST TROP INTELLECTUEL (n° 8) 20 F
L'AN D' (n° 18) 40 pages
REPORTAGES (n° 25) 25 F
17 ROMANS PHOTOS (n° 25) 20 F
UNE PLUME POUR CLOVIE (n° 40) 20 F
OUBET-CE QUE JE VOUS LA ? (n° 47) 25 F
CRACHER DANS L'EAU (n° 59) 20 F

Pichard et Wolinski
PAULETTE (Tome 1) (n° 10) 40 pages
PAULETTE (Tome 2) (n° 10) 40 pages
LE MARIAGE DE PAULETTE (n° 25) 40 pages
PAULETTE EN AMARONIE (n° 38) 20 F
JAS-LE BOL VILLI (n° 42) 30 F
LE CHOUER DES FEMMES (n° 51) 20 F

Dimitri
LES SONT MOCHES (n° 2) 40 pages
MON PAPA (n° 6) 40 pages
LA VIE AU GRAND AIR (n° 18) 25 F
LA VIE DES BÊTES (n° 38) 40 pages
ON VIT UNE ÉPOQUE FORMIDABLE ! (n° 42) 20 F
VIVRE LES FEMMES (hors série) 25 F

Socius
FAUT IL VOUS L'ENVELOPPER ? (n° 21) 20 F

Wolinski
CHEZ LES ORNÉES (n° 14) 20 F
LES AVENTURES DE TOM BLANC (n° 15) 20 F
ORANES DE FAMILLE (n° 34) 20 F
JACK L'ÉVENTUREUR EN VACANCES (n° 38) 20 F
LA CRIME ALIÉNÉE (n° 39) 20 F
TAISEZ-VOUS, L'UNIFORME ÉCOUTE (n° 48) 25 F
LES AVENTURES DU PRINCE BERNHARD (n° 52) 20 F
ROMANES ET MÉLODRAMAS (n° 56) 20 F

Wolinski
LA VIE COMPLIQUÉE DE GEORGES LE TUEUR (n° 1) 40 pages
ON NE COMBAT PAS TROP BOURREUX (n° 12) 20 F
C'EST PAS NORMAL (n° 23) 20 F
IL NE FAUT PAS RÉVER (n° 32) 20 F
LES FRANÇAIS NE FONT RIEN (n° 41) 20 F
GIBARDO VEST PAS ORNÉ (n° 50) 30 F
CACTUS JOE (n° 53) 20 F
C'EST DUN D'ÊTRE PATRON (n° 60) 20 F

Xalos
BI LA SAINTE-VIERGE EN AVANT (n° 44) 20 F

DANS LA SÉRIE
« BOUQUINS CHARLIE »

Buzelli
LA RÉVOLUTION DES RATÉS 20 F
Dixons
LA LOI DE LA PÉSANTÉUR 28 F

DANS LA SÉRIE
« CHARLIE SPÉCIAL »

Murati et Sempay
ALACK SINNER (n° 1) 30 F

Quide Buzelli
ZIL ZILUB (n° 2) 30 F
Nugot
TOUS EN SCÈNE (n° 3) 30 F
Burtman
C'EST LA JUNGLE (n° 4) 30 F

COLLECTION « B.D. »

Dimitri
LE GOUAG (n° 1) 30 F

BILL TIDY

FOSDYKE SAGA





QUEL PLAISIR DE VOUS AVOIR À BORD, PLUNNEBATH
JE SUIS HABITUÉ À VOIR LA SURFACE DE LA MER
DE QUÀ DE TROUBLE EN DESSOUS NOSTRE POUR
MON UN MYSTÈRE



C'EST FANTASTIQUE, GENTILHEMEN QUE L'ON SOIT...

AU FOND OU JUSTE À LA SURFACE, C'EST UN
POISSONNEMENT DE VIE... DE CHARGES ÉTRANGES
NOUS AVONS UN ÉQUIPEMENT TÉLÉVISUE POUR
RECEVOIR TOUTES SORTES DE SÉIGNEMENTS, OU, JE
ME SOUVIENS DU JOUR OÙ NOUS AVONS UTILISÉ
CET APPAREIL POUR LA PREMIÈRE FOIS... OUI...



OUI, PLUNNEBATH... CONTINUEZ, JE VOUS EN PIRE

JE DOIS MAINTENIR LA DISCIPLINE
DANS L'ÉQUIPAGE



ET MAINTENANT, MR. FOSDYNE, VENONS-EN
AU MATÉRIEL. NOUS PLONGONS À



AVANT DE PARLER DE
DÉPART

J'AI OBSERVÉ L'ÉQUIPAGE DE
"L'ARIADNE" ET JE M'AI JAMAIS VU...

UN TEL RAMASSEUR DE VOÛDUS, NOTAMMENT DE
TYPE QUI N'A QU'UNE OREILLE. GARROTT, JE CROIS.
IL M'A L'AIR D'UN SACRÉ TROUBLE



MON CHER FOSDYNE, IL EST DIFFICILE DE RÉCUPÉRER
UNE BONNE ÉQUIPE POUR UNE MISSION COMME LA NÔTRE.
JE CROIS QUE VOUS ÊTES DUR AVEC GARROTT, MAIS JE LA PRÉFÈRE

J'AMERAI QUE VOUS CESSIEZ DE VOUS BAGAHER
À TOUT BOUT DE CHAMP,
GARROTT!



N. A PERDU UNE AUTRE OREILLE DEPUIS CE MATIN

ME VOUS INQUIÉTEZ-DES POUR L'ÉQUIPAGE DE
"L'ARIADNE"? CE SONT DES CRAPULES MAIS JE SAIS
COMMENT LES TENIR



BON

MAINTENANT, VOUS LA CARASSE PLOMÉE
QUE JE DOIS DÉFUSER AU FOND DE LA MER.

OUI, C'EST EXACTEMENT CE QU'IL Y AURA LA PLOMÉE
LA PLUS PROFONDE JAMAIS TENTÉE PAR
"L'ARIADNE" 26 417 PIEDS



DEMAIN,
TOUTS LES HOMMES DEVONT ÊTRE EXTRÊME-
MENT VIGILANTS NOUS PLONGERONS À L'AUBE,
VOUS ESPÉREZ DE BIEN JOUJOUR CETTE NUIT

OK, MONSIEUR, LES GARS



AVEC LES COMPLAINTES DU CAPITAINE, SUR
LE JOUR SE LÈVE NOUS PLONGERONS
INCESSAMMENT



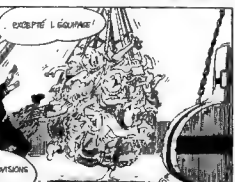
TRÈS BIEN

BONJOUR, BONNE JOURNÉE POUR
UNE PLONGÉE



PARFAIT, TOUT EST EN
ORDRE, PROMISSEUR?

TOUT VA TRÈS BIEN
JE SUIS EN TRAIL DE RÉGLER LES
DERNIERS POINTS CONCERNANT LES PROVISIONS
JE NE VOIS RIEN D'AUTRE À CHARGER



EXCEPTÉ L'ÉQUIPAGE!

AU REVOIR, MESSEIGNEURS, ET J'ESPÈRE QUE VOUS RÉUSSIREZ
À DÉSSOUJOUR VOTRE ÉQUIPAGE



NOUS VOUS CONTACTERONS
PAR RADIO DÈS QUE POSSIBLE

DONNEZ-LUI DU BALLAST, MR. HEMMERAGE,
ET LARGUEZ-LE. LES DESSENTEURS.

C'EST FAIT, SIR. IL EST
DÉTACHÉ



NOUS ALLONS
PLONGER, MR. FOSDYNE
DESCENDEZ

PLONGÉE... PLONGÉE... PLONGÉE!

ILS ONT DU CRAN, SIR, DE TENTER UNE PLONGÉE DE 26 000 PIEDS
AVEC UN ÉQUIPAGE DE RICHETIERS COMME CELUI-LÀ. BON SANS,
ILS ONT TOUTA DES PROBLÈMES QU'EST-CE QUE C'EST
QUE ÇA, DE L'AUTEUR?



PASSEZ-NOUS LES
JUMELLES

RASSUREZ-VOUS CE
N'EST QUE DE L'ALCA-SÉLITÈRE

Après les jeunots d'Artefact, un ancêtre important. Ainsi vont les rubriques.

HENRI MONNIER EN DIRECT D'OUTRE-TOMBE

T. Epistolier : Vous travaillez à la plume ou au pinceau ?

Henri Monnier : Rarement ; au crayon, ou je grave (ou je prépare le travail du graveur). Jamais de marker ou de stylo-bille, ça n'existe pas encore.

T.E. : Racontez-nous vos débuts.

H.M. : Je suis né en 1799. Je m'appelle Henri-Bonaventure Monnier, je suis un des meilleurs dessinateurs du XIX^e siècle. Je ne suis mort qu'en 1877. Je précise que, tout petit, je ne dessinais pas dans les marges de mes cahiers, ce qui suffit à faire de moi un dessinateur à part. J'ai commencé à dessiner vers 16 ans, mais j'ai fait des études de notaire, ce qui m'a naturellement conduit à devenir caricaturiste. J'ai commencé par me moquer de mes contemporains, notamment de leurs défauts physiques...

T.E. : Vos dessins vont heureusement plus loin que ça...

H.M. : Au bout d'un certain temps, oui. J'ai été prolifique. Les suites de lithographies étaient l'équivalent de vos albums d'aujourd'hui. J'en ai fait des dizaines. Et des milliers de dessins. J'ai illustré Béranger, Sue, Balzac, La Fontaine, Stendhal, Brillat-Savarin et... moi-même.

T.E. : Vous avez bossé avec Gavarni, avec Eugène Lamy...

H.M. : Oui, on travaillait souvent à plusieurs pour illustrer un bouquin. Mes potes, c'étaient Daumier, Célestin Nanteuil, Louis Boulanger. On se caricaturait les uns les autres, on collaborait aux grands canards du temps (Charivari, Silhouette, Musée des familles, etc.). Je suppose que c'est pareil de vos jours...

T.E. : C'est vous qui avez créé « Joseph Prudhomme » ?

H.M. : Ouais, je l'ai entraîné 50 ans, faut le faire, même votre Morris avec son Lucky Luke, il peut ramer ! C'était plus facile pour moi de n'avoir qu'un personnage qui revenait tout le temps, le public le reconnaissait

LES PETITS MIQUETS FONT LES GRANDES OREILLES



tout de suite, ça lui parlait, et puis il y avait des Joseph Prudhomme partout. C'est comme votre Cabu, son Beauf, c'est un personnage sorti tout droit du XIX^e siècle, et pourtant en plein XIX^e vous en rencontrez plein vos

Je bronze dans mon château, je ne connais donc pas les parutions du moment, j'en ai sauté plein d'intéressantes. Mais, par contre, un zine qui me rappelle ma jeunesse, celle du Petit-Miquet qu'a pas peur des gros, il s'appelle Krikru-infos. Ses deux rédacteurs, Blanchet et Turcan, ont repris la formule, insolente et rigolote, qui consiste essentiellement à faire chier le monde. Ils en sont à 20 numéros, mais ils sont deux, ça fait 10 chacun. Bel effort, les mecs ! Ils sont à la critique ce que Schlingo est à la BD. Autant dire l'avenir. Adresse de ces joyeux : 31, rue R. Appéré, 92700 Bois-Colombes.

ruées... Prudhomme est un bourgeois moyen, avec des lunettes, gros et raide, stupide et naïf, bête mais péremptoire, dont les phrases naïses ont fait le tour du monde. Petit à petit, je lui ai rajouté une femme, une famille, tout un monde à son image, et qui était celui de mon époque.

T.E. : Citez-nous quelques phrases de Prudhomme...

H.M. : Oh, les plus connues : *Ce sabre est le plus beau jour de ma vie. Napoléon III n'était qu'un ambitieux : s'il était resté simple représentant du peuple, il serait encore sur le trône. Otez l'homme de la société, vous l'isolez... Le char de l'Etat navigue sur un volcan. Y en a des tas...*

T.E. : ... souvent attribuées à d'autres : Hugo, Dumas...

H.M. : C'est un scandale. On cite toujours une de mes phrases les plus drôles : *Il faudrait construire les villes à la campagne, l'air y est meilleur en l'attribuant à un jeunot du nom d'Alphonse Allais, alors que c'est moi que j'ai trouvé c'te vanne...*

T.E. : Et Balzac, c'était aussi un pote à vous ?

H.M. : Ah, ouais, il était tout le temps fourré chez moi. Je donnais des soupers plutôt gais quand j'étais jeune ; j'ai fait beaucoup de pièces, j'ai écrit un paquet de théâtre et j'étais surtout comédien à une certaine époque ; j'improvisais dans mes diners des scènes de ma composition devant mes amis et Honoré se fendait la gueule, on était une bande de jeunes. Honoré voulait même faire une pièce avec Prudhomme, mais ça a foiré, je ne sais plus pourquoi. Il m'a finalement pris pour modèle de son roman *Un ménage de garçons*, le personnage de Bixiou c'est moi, mais il m'a vraiment étreint dans *Les employés*. La vache !

T.E. : Je feuillette vos crobards, vous étiez doué pour le dessin à peine jeté, et pourtant vous acheviez à fond vos dessins publiés...

H.M. : Oui, la gravure, c'est moins spontané qu'un crayon ou une plume. Et puis on aimait l'ouvrage bien faite.

T.E. : Dessinateur, comédien, dramaturge, écrivain, bourgeois, vous étiez paraît-il un sacré farceur... ?

H.M. : J'étais un pince-sans-rire. Grâce à mon physique de bourgeois convenable, on me

prenait au sérieux et ça marchait à tous les coups. Dans les omnibus, les gens assis faisaient passer de main en main leur argent jusqu'au conducteur qui rendait le monnaie par la même voie. Alors je rajoutais un billet quand c'était une dame, avec écrit dessus : « Je vous aime, signé : le conducteur ». Selon les jours, les résultats étaient variés. Ou bien, dans les chiottes publiques, je rentrais dans le couloir en criant « Que tout le monde sorte ! ». Bruits divers dans les cabines. Je répète : « Au nom de la loi : que tout le monde sorte ! ». Alors, panique, les gens qui sortent à moitié rhabillés, déboutonnés, ahuris. Ils tombent sur moi, qui n'ai pas la gueule à faire une blague de ce genre, et qui leur gueule : « Maintenant, vous pouvez continuer ! ». Mais surtout, j'aimais imiter Thiers, parce qu'on se ressemblait, surtout sur le tard. Dans le train, je me faisais passer pour lui, en voyage incognito ; quand tout le wagon était bien persuadé que c'était Thiers qu'ils avaient en face du nez, je

sortais des phrases définitives sur la politique, des affirmations tout à fait connes et loufques, au milieu de la stupéfaction des passagers. Quel pied ! Je suis sûr que je lui ai coûté des voix...

T.E. : Pourtant, politiquement, vous n'étiez pas particulièrement acharné ?

H.M. : Non, j'étais un modéré, mais j'aimais foutre la merde, c'est tout.

T.E. : N'essayez pas à tout prix de parler comme à Hara-Kiri, parlez comme au XIX^e siècle...

H.M. : Dis donc, petit con, qui c'est qu'a décloqué le cercueil à l'autre ?

T.E. : Il existe sur vous pas mal de livres et d'études. Je me suis servi d'un des plus récents, celui d'Aristide Marie (1931, Ed. Floury).

H.M. : Il a l'air documenté. Il y en a toute une série ; tenez, voilà celui sur Nanteuil. C'est une série qui s'appelait *La vie et l'art romantique*. Ça ne va pas très loin, mais c'est assez complet quand même. Je ne sais pas si

on les trouve encore.

T.E. : De temps en temps, en feuinant. Il y a bien de nos jours les *Cahiers de l'art mineur*, qui se sont bien améliorés...

H.M. : Certes, mais ils ne m'en ont pas encore consacré un. Par contre, ils ont fait un Nanteuil, qui est bien plus mauvais que moi. Je n'ai jamais été aussi humilié.

T.E. : Avez-vous une ultime chose à dire aux lecteurs de *Charlie* avant que je ne recloue le cercueil ?

H.M. : Oui, (*hurlant*) Qu'on ne me confonde pas avec les autres Monnier. Y a celui du *Canard Enchaîné* vers 1950-60, qui ne prend qu'un « N ». Y a Henry Monnier, au début du XX^e siècle, avec un « Y », y a des Le Monnier, et quelques salauds d'homonymes qui ont profité de mon succès pour essayer de s'en faire un, mais ce sont des imposteurs...

T.E. : Bon, ça suffit, merci, Esnri-Bonaventure...

Théophraste Epistolier



Monsieur Prudhomme



TYPES DE DÉTENT - (HOMME).
Vignettes des Français peints par eux-mêmes









Cocteau (Jean) : On ne fera pas l'injure aux lecteurs de « Charlie », tous des intellos de première bourre, de développer ici une longue exégèse sur l'œuvre de Jean Cocteau (1899-1963), surtout qu'on en est bien incapable, au Petit Dico, même en réunissant toute l'équipe et tous les nègres... Cocteau fait partie de ces personnalités indéfinissables qui imprègnent un « air du temps » (en gros l'entre-deux-guerre), où on pouvait encore faire croire qu'il était possible d'oublier le vrai monde d'à côté, et où il était encore possible de pardonner à ceux qui avaient pour talent principal de l'oublier (Cocteau, Guitry), et le faisaient à ma foi avec bien du talent, madame Bouzigue...

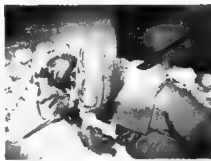
Sans plonger dans l'œuvre littéraire et poétique, où pourtant « l'ange du bizarre » bat bien souvent de l'aile au côté des héros de la mythologie, enfants chéris du poète, signalons en deux coups de cuiller à yaourt les quatre films réalisés par Cocteau et qui appartiennent directement au fantastique. En 1930, c'est *Le sang d'un poète*, qui s'apparente beaucoup au *Chien andalou* de Bunuel - suite d'images ou de songeries sans autre lien entre elles que l'imagination quelque peu narcissique de Jeannot Lapin et l'expression de ses fantasmes homosexuels. Tout se passe d'ailleurs en un clin d'œil, la même image de l'écroulement d'une cheminée d'usine enfermant l'œuvre dans le non-temps du rêve en même temps qu'elle l'enserme dans une réalité rejetée. C'est dans ce film que Cocteau inaugurerait ses trucages les plus célèbres : le passage à travers le miroir (une constante de son œuvre poétique), en filmant en plongée un bac plein d'eau, et la rose effeuillée qui redevient vivante dans la main du poète (film passé à l'envers).

En 1946, il réalise *La Belle et la Bête*, d'après un conte de Mme Leprince de Beaumont, spécialiste des histoires d'animaux enfermant une âme humaine. Le Petit Dico a déjà abordé ce film et n'y reviendra que pour rappeler la saisissante composition de Jean Marais, superbe et pathétique sous le masque léonin d'Agop Arakelian, et ces belles images qui semblent issues tout droit des toiles de petits maîtres flamands. Un seul regret : Cocteau eût voulu tourner le film en couleurs, mais dans le contexte

PETIT DICO DE LA S.F.

économique de l'immédiate après-guerre, c'était impossible. Nous le partageons avec lui, ce regret.

En 1950, c'est *Orphée* (Cocteau avait écrit déjà, en 1925, une pièce sur le même sujet), une tragédie mythologique transposée à l'époque contemporaine où



Le testament d'Orphée

Cocteau donne des Enfers une vision très matérialiste proche de la science-fiction : le tournage a été effectué dans de véritables ruines, celles des casernes de Saint-Cyr, bombardées en 1940... Le réalisateur déclarait d'ailleurs : « C'est un film policier qui trempe d'un côté dans le mythe, de l'autre dans le surnaturel. » Mais, à travers ce « documentaire réaliste d'événements irréels », cette éternelle histoire de la lutte entre l'amour et la mort, cette méditation sur le temps qui passe et qu'enregistrent les miroirs (*Les miroirs feraient bien de réfléchir d'avantage avant de renvoyer les images*), on peut sentir aussi en arrière-plan le poids des événements récents que Cocteau avait si bien feint d'ignorer ou de survoler... Ces motards tout de noir vêtus envoyés par la princesse des Enfers, cet entraînement au sein de l'inéluctable contre lequel on lutte quand même (J'ai voulu traiter le problème de ce qui est écrit d'avance et ce qui n'est pas écrit d'avance, a dit encore l'auteur), ne serait-ce pas malgré tout une récurrence du nazisme ?

Orphée ayant été un flap commercial, Cocteau devra attendre dix ans pour tourner son suivant et dernier film, *Le testament d'Orphée*, que Truffaut produisit avec l'argent des *Quatre cents coups* (Je voudrais bien être le savetier d'un tel financier, aurait dit le jeune metteur en scène : une belle phrase pour un beau geste, tous deux visant la postérité). Dans *Le testament*, Cocteau, sentant comme on dit sa mort prochaine, fait une ultime balade sur les lieux de ses fantasmes, en compagnie de ses personnages de prédilection. Ce n'est pas vraiment un film, c'est la dernière fantaisie d'un poète que la mort a toujours fasciné. Aussi se souviendra-t-on particulièrement de la séquence tournée dans les monumentales carrières des Baux de Provence, où le réalisateur filme sa propre mort - dont « l'actant » est Minerve, qui le transperce d'un javelot, entourée de deux hommes-chevaux qui semblent sortir d'un dessin du poète... Dernier clin d'œil de celui qui déclarait que le cinéma filmait la mort au travail.

Cohen (Colman) : Graphiste égyptien né en 1941, qui travaille en France depuis 1967. Il entre à « Pilote » en 1970, avec



une B.D. sur un scénario de Jean Anquetil, *La longue marche d'Antonin*, suivie de nombreuses « histoires » en huit ou dix planches et de dessins couvrant deux ou quatre planches, parfois agrémentés de collages d'ustensiles courants (râpes à fromage, etc.). Colman Cohen dessine aussi pour de nombreuses revues et magazines aussi bien en France qu'en Italie, il a réalisé un film d'animation (*Les aventures du petit Malec*, en 1973), et a fait dernièrement de très belles illustrations pour un livre pour la jeunesse, *Histoire de la Terre* (Ed. La Noria), où le graphiste a suivi à la lettre les textes de jeunes élèves inventant une cosmologie très fantaisiste...

Ce qui caractérise Cohen, ce sont avant tout ses couleurs pastel et la naïveté de ses dessins (petits personnages rose bonbon évoluant dans des décors en deux dimensions, où maisons, arbres, machines semblent toujours faits de rêves solidifiés). Il est très proche de Folon, mais sans qu'on puisse parler d'influence réciproque : la communauté de trait et d'emploi des couleurs couvre en fait deux mondes bien différents : ici des rêveries « lewis-carrolliennes », là une satire toujours précise du monde moderne. Cohen n'est évidemment pas tout à fait à sa place dans le Petit Dico de la S-F, mais il aurait tout de même été dommage de l'oublier...

Colan (Gene) : C'est l'un de ces dessinateurs de « comic books » que l'amateur moyen confond avec la meilleure bonne volonté du monde, et on le comprend. Même, on lui pardonne,

vu qu'ici, au Petit Dico, on fait pareil. Colan a dessiné *Dr Strange*, *Silver Surfer*, *Captain America*, *Sub-Mariner*. Il est surtout connu en France pour être le meilleur graphiste à donner vie à *Dardevil*, ce héros pas tellement super, qui est avocat dans le civil et qu'une aspersión de produits radio-actifs a rendu aveugle dans sa jeunesse tout en le dotant d'un septième sens radaroïde qui lui permet de bondir allègrement par-dessus les toits et de faire sauter à coups de pieds précis les pistolets que d'innocentes mains tendent vers lui. *Dardevil* est un personnage plutôt sympathique qui n'a pas trop la grosse tête. Le dessin de Colan est très enlevé, très bondissant, et le graphiste excelle à crayonner des plongées ou contre-plongées où son héros est saisi sous des angles bizarres. Cela dit, et selon le compartimentation du travail propre aux méthodes des comic books, le travail de Colan subit des variations importantes selon que l'encrage est effectué par un Michel-Ange ou une Olivia Clavel. Ici, c'est Tom Palmer qui a trempé ses doigts dans l'encrier. Ce n'est pas un hasard, c'est lui le meilleur.

Colin (Vladimir) : Pour parler de Colin, on va tout bêtement recopier la notice bibliographique imprimée au dos de son recueil, « *Le pentagramme* » : *Vladimir Colin est né en 1921 à Bucarest. Après avoir suivi les cours de la faculté des Lettres de sa ville natale, il débute en 1947 par un recueil de vers qui sera suivi par un roman et des nouvelles inspirées de la vie mouvementée de son pays. Il s'intéresse bientôt à la littérature enfantine et publie plusieurs livres qui jouissent aussitôt d'un très grand succès et lui assurent une large renommée. Tout en explorant le domaine du fantastique, il s'attache à la science-fiction (Le dixième monde, Le futur antérieur. Divertissement pour sorcières) avant de faire paraître en 1967 son œuvre maîtresse, *Le pentagramme*. Sa riche activité de traducteur comprend, outre Le château des Carpathes de Jules Verne, une anthologie de l'anticipation française contemporaine. Élu au conseil dirigeant de l'Union des Écrivains roumains, il y répond de la section littéraire destinée à la jeunesse et assure le secrétariat général*

de la principale revue littéraire de son pays, « La vie roumaine ».

Après avoir avalé ce pavé qui sent de très loin l'hagiographie telle qu'elle se pratique dans les pays totalitaires, que peut-on ajouter sur Vladimir Colin ? Que c'est un styliste plus qu'un créateur ou même qu'un exploiteur de thèmes, et que pour le public français contemporain, son œuvre, même si elle est agréable à la lecture, ne laisse pas une trace bien profonde. Le côté S-F est représenté par le recueil *Les dents de Chronos*, qui comprend un court roman, *Divertissement pour sorcières* (assez ennuyeuse fantaisie située dans un univers mental), et plusieurs nouvelles assez bonnes, dont l'une relate les efforts d'un voyageur du temps pour sauver, mais en vain, une jeune fille du passé de la Terre de l'anéantissement atomique. C'est publié chez Lafont, « Ailleurs et demain ». Le côté fantastique, c'est *Le pentagramme* (en Marabout, n° 239) qui, outre le roman du même titre (très obscur, embrouillé et soporifique), contient quelques nouvelles qui sont sans doute ce qu'il faut retenir de plus personnel chez l'écrivain : à travers des variations sur des sujets appartenant à l'arsenal classique du genre (particulièrement les avatars d'être humains ensorcelés, enfermés dans des objets ou des animaux), il parvient en effet, grâce à la préciosité de son style et à ses effets d'ellipse (parfois gênants pour la compréhension de l'intrigue ou de la chute), à créer en quelques pages un climat envoûtant. Et il écrit comment, Colin ? Comme ça :

Mais les pierres que j'aimais connaissaient des histoires dans lesquelles dansaient des flammes et coulaient des fleuves de métal incandescent. Dans leurs crevasses étaient assoupis le souvenir des grands bouillonnements, le mugissement de la vague ardente et le crépitemment inquiet de la première couche, fragile emballage du tourment vaincu. Les couleurs qui nous avaient séduits, disaient-elles, n'étaient rien à côté de l'exubérance des couleurs dont elles se souvenaient dans un monde qui coulait, débordait chaotiquement sous les trombes des volutes dont la gamme passait du rose des tendresses à la haine du charbon. Un poète, on vous dit !

Andrevon

Alack Sinner

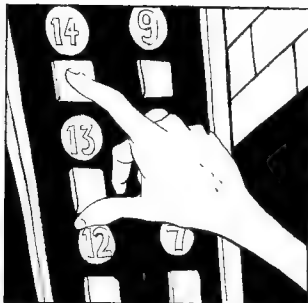
...presente



Copyright: Muñoz and Sotomayor
Arte: Quintero







NOM : MILASIEWICZ.
PRÉNOM : SOPHIE
ÂGE : 23 ANS.
ORIGINE : JUIVE POLONAISE.
PROFESSION : AUCUNE.
GOÛTS : LA NUDITÉ, LA SINCÉRITÉ, LE FEU, LA SPONTANÉITÉ, LA MUSIQUE MÉDIÉVALE.
SIGNES PARTICULIERS : UTILISE UN LANGAGE SUPERLATIF. A L'HABITUDE DE SE PROMENER NUE SOUS SES VÊTEMENTS.











DEUX JOURS EN CAGE. LE
JUGEMENT ET LA SENTENCE.
ENTRE UN MOIS ET UN TEMPS
INDETERMINÉ, POUR SCANDALE
SUR LA VIE PUBLIQUE,
REBELLION, INSULTES,
REPRESENTANT DE LA FORCE
PUBLIQUE, MENACES ET
PRÉSUMPTIONS DIVERSES.
LE CAMION, LA VILLE, GLA
SELONNE, LA CAMPAGNE ET LA
PRISON-MOÛLE.
TOUTES LES DÉTENUÉS SONT
OCCUPÉES À DES TRAVAUX PRÉCIS.
PAS DE TEMPS POUR LES LOISIRS.
LA CELLULE DE SOPHIE,
LE SOMMEIL DE SOPHIE,
LA HARGNE DE SOPHIE,
LES JOURNÉES DE SOPHIE,
L'AMOUR DE SOPHIE,
LA REBELLION DE SOPHIE,
LES MOTS DE SOPHIE,
LES YEUX DE SOPHIE...









© Muñoz-Sampayo / Distr. Guepos s.r.l.





NY 13 JUILLET 1977. 10 HEURES. LARRY.



UN ÉTÉ MOUVEMENTÉ
QUATRE DÉTENUÉS QUI S'ÉVA-
DENT, UN MANIAQUE QUI
TERRORISE UNE VILLE QUI DÉJÀ
NE S'ÉMEUT PLUS DE RIEN.
UNE CHALEUR INSUPPORTABLE
LE FUTUR N'EST PAS ÉCRIT
ET IL FAUT SE MÉFIER
DE L'AVENIR.
MAIS LE VRAI SPECTACLE
COMMENCERA CE SOIR.
OUI, MESSIEURS - DAMES,
LE MONDE EN SERA
TÉMOIN.

N.Y 5 JUILLET 1977 21H 30. SOPHIE.





EXTRAIT D'UN JOURNAL:
N'Y EST PLONGÉE DANS UNE
NUIT DE TÉNÉRES
SEMBLABLE À CELLE
DU 9 AU 10 NOVEMBRE 1965...
COMME À L'ÉPOQUE, LE
GROS DONNE UNE IMPRESSION
D'APRÉHENSION TECHNOLOGIQUE
ET TOUT, COMME CETTE
FAMEUSE NUIT, L'ANGOISSE DE
SA PROPRE FRAGILITÉ DE
CRÉATURE ARTIFICIELLE.

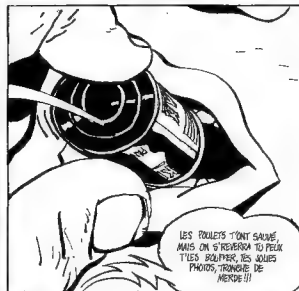






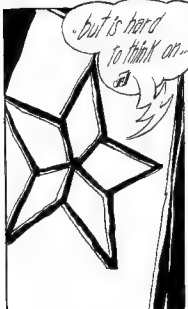
N.Y 14 JUILLET 7 H15.



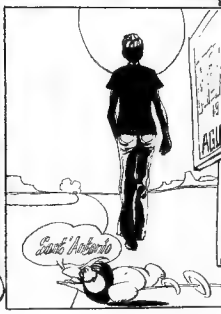








APRÈS QUOI, SOPHIE S'EN VA



PENDANT CE TEMPS, À NEW YORK.



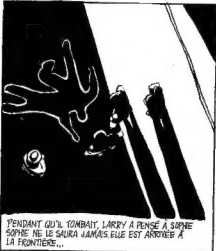
C'EST LE MAXIMUM QUE NOUS POUVONS TOLÉRER. NOUS VIVONS DANS UN PAYS DE MOUTONS. VOUS AIEZ VU LA GUEULE DE CE YOUNG ?... NOUS SOMMES ARRIVÉS AU POINT OÙ UN NÈGRE...



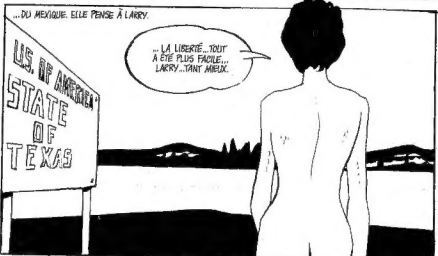


EH OUI, PEUT-ÊTRE
QUE JE SOUS UN PEU PÉLÉ.
PENSER QU'UN TYPE COMME
MOI PEUT OBLIGER GARTER À
VIRER UN NÈGRE DE L'ONU...
AMÉL, JAMMY... UN DE TES ELÉ-
TEUNS TE QUITTE POUR
TOUJOURS...

VIENS AMÉL
MOI, PEUT
MOUT...



PENDANT QU'IL TOMBAIT, LARRY A PENSÉ À SOPHE
SOPHE NE LE SAURA JAMAIS. ELLE EST ARRIVÉE À
LA FRONTIÈRE...



...DU MEXIQUE. ELLE PENSE À LARRY.

LA LIBERTÉ... TOUT
À ÊTE PLUS FACILE...
LARRY... TANT AMÉL...



SOPHE.



EUX.



*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1978,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?*

*Qu'ils
crèvent !*



